



BUFFALO-BILL

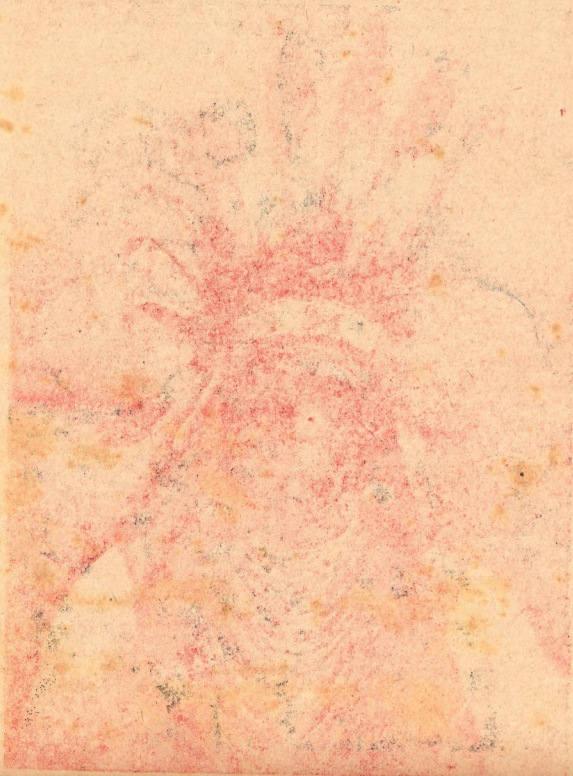
Running Water, le Chef des Nez-Percés.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.



BUFFALO-BILL

THE BUFFALO-BILL SHOW, AS PERFORMED BY THE LATE GENERAL PHILIP H. SMITH, U.S.A., AND HIS MOUNTED MEN





BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Running Water, le Chef des Nez-Percés.

Une Mission périlleuse.

— Le colonel Cody est-il au fort? demanda le général Sheridan en ouvrant la porte de son cabinet de travail.

— Oui, mon Général, répondit le sous-officier de service. Je viens de le voir, il y a une demi-heure à peine, dans le corral, où il examinait quelques bronchos nouvellement arrivés.

— Bien. Allez lui dire que je désire lui parler.

Le sous-officier tourna sur ses talons et alla s'acquitter de sa commission. Il trouva, en effet, le chef des scouts militaires au parc aux chevaux, qu'on appelle dans le pays un « corral ».

On était alors dans l'année 1860. Le général Sheridan commandait en chef le fort Larned, à l'extrême frontière de la réserve des Dogs Cheyennes, au milieu de l'immense Prairie du Far-West. Le pays se ressentait encore de la guerre civile, et d'immenses bandes de colons arrivaient tous les jours des Etats de l'Est, cherchant à se refaire une nouvelle existence avec les débris de leur fortune.

Peu de temps après que le sous-officier fut parti, le célèbre éclaireur faisait son entrée dans le cabinet du général.

B. B. 80, F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

— Cody, mon brave ami, je vous ai fait venir pour vous confier une mission qui ne vous sourira peut-être pas beaucoup, car elle ne s'accorde guère avec l'importance de votre grade.

— Bon, mon Général; ne vous préoccupez pas de ça! Est-ce qu'il s'agit d'une chevauchée périlleuse à travers la Prairie?

— Très périlleuse, Cody.

— Alors, dit en riant le maître éclaireur, c'est mon affaire! Pour être franc, je vous avouerai que la vie monotone du fort commence à m'excéder.

— Cela ne m'étonne pas de vous. Eh bien! Cody, il faudrait escorter un convoi de provisions, de couvertures et d'autres objets, ainsi qu'une vingtaine de chevaux de choix, jusqu'aux établissements des Nez-Percés. Ce sont des cadeaux destinés à leur grand chef, Running Water, notre ancien et fidèle allié... Les autorités de Washington sont d'avis que le vieux guerrier a bien mérité cette gratification par la complaisance avec laquelle il nous a aidés dans notre dernière campagne contre les Sioux.

— C'est aussi mon avis, dit Buffalo Bill. Running Water est certainement l'allié le plus fidèle que nous ayons parmi les Indiens, si j'en excepte Red Cloud, le jeune chef des Navagos, à qui m'unit le

pacte du sang. Depuis que j'ai délivré sa fille de la puissance des Kiowas, et que le général Custer nous a sauvés tous les deux des mains des Apaches, sa reconnaissance ne connaît plus de bornes, et c'est à peine s'il est nécessaire de lui offrir des cadeaux pour maintenir la bonne entente.

— Le Gouvernement veut seulement lui prouver qu'il tient une haute place dans notre estime. Et puis, d'après ce que dit l'agent indien, les Nez-Perçés ne sont pas très bien dans leurs affaires, de sorte que ce petit secours sous forme de cadeau ne peut que leur être très agréable. Amené par vous, Cody, le convoi sera encore mieux reçu. Vous êtes l'idole de cette tribu... Ayez donc l'obligeance de choisir dans le corral vingt des meilleures bêtes, pour faire honneur au vieux chef... Bien entendu, on vous donnera une escorte suffisante.

— Je serai à cheval dans une heure d'ici, mon Général... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'emmènerai Wild Bill Hickock et le vieux Nick Wharton.

— Faites comme vous l'entendrez; emmenez qui vous voudrez. Je ne puis malheureusement vous donner qu'un sergent et une douzaine de cavaliers; j'ai besoin de mes hommes autant que de mon pain de chaque jour... Je le regrette, car vous aurez à traverser des contrées dangereuses.

— Ce n'est pas le danger qui nous manquera, en effet, reprit l'éclaireur de sa voix tranquille. Il faudra passer sur les territoires de chasse des Sioux, dont les jeunes chefs ne demandent qu'un prétexte pour rouvrir les hostilités contre les Blancs. Sans compter que la vue des chevaux et des autres cadeaux pourrait bien aussi les pousser à déterrer la hache de guerre!

Le général sourit.

— Ce serait fâcheux... pour les Sioux, dit-il.

— Il est certain, continua Buffalo Bill, que nous serions alors obligés de leur donner une leçon sérieuse. Si par malheur ils parvenaient à s'emparer du convoi, leurs instincts de rapine et de cruauté se réveilleraient, et nos pauvres colons en supporteraient les conséquences.

— C'est bien pour cela, mon ami, que je vous ai demandé de vous charger de cette mission, malgré son peu d'importance par elle-même. J'aurais bien voulu reculer l'époque de l'envoi; mais les ordres de Washington sont précis, et je ne puis les modifier.

— Je crois, en effet, que ces cadeaux arrivent à point pour rafraîchir la mémoire, non pas de Running Water, mais de son peuple, dit pensive-

ment l'éclaireur. On peut avoir toute confiance en Running Water. Seulement, il est vieux, et malade depuis quelque temps; il se pourrait bien qu'après sa mort, les chefs fussent tentés d'abandonner sa politique. Il est donc prudent de prendre ses précautions. En règle générale, on ne doit se fier aux Peaux-Rouges que tant qu'on les tient à l'œil, et encore!... Quant aux Sioux, ils nous donneront du fil à retordre avant longtemps. Voyez-vous, Général, plus je vais, et plus je constate l'inutilité des efforts tentés pour maintenir la bonne entente entre les Blancs et les Indiens. Ces gens-là sont foncièrement faux et traîtres, et ils ne peuvent nous considérer que comme des envahisseurs et des ennemis. Si nous voulons conquérir les richesses de l'Ouest, il est nécessaire d'éliminer l'homme rouge, si cruel que cela puisse paraître.

— Ah! soupira le général Sheridan, comme c'est vrai, ce que vous dites là, ami Bill! Si les importants, les gens qui veulent tout savoir et qui nous envoient des ordres du fond des bureaux de Washington, passaient seulement quinze jours sur la frontière, ils ne nous recommanderaient plus de prendre des gants pour toucher aux Indiens! S'ils étaient seulement un quart d'heure en relations personnelles avec le poteau du supplice, ou s'ils voyaient un Peau-Rouge disposé à prendre soin de leur coiffure, j'imagine qu'ils changeraient de gamme.

Le maître éclaireur ne put s'empêcher de rire à cette idée du général et prit congé.

— Si je dois partir aujourd'hui, le temps presse, dit-il. Puisque vous m'y avez autorisé, je vais choisir avec soin les hommes de mon escorte parmi les meilleurs, je veux dire les plus capables de m'aider en cas de besoin.

Dès l'aube, le lendemain, le convoi et son escorte cheminaient dans la Prairie, à une allure modérée. Le maître éclaireur voulait ménager les bêtes dans la mesure du possible, en prévision d'un conflit avec les Sioux toujours en révolte, et qu'on pouvait rencontrer d'un moment à l'autre.

On fit halte auprès d'un point d'eau fréquenté par les buffles de la Prairie. Les chevaux se rafraîchirent et les hommes prirent un peu de repos. Le chef des éclaireurs et Wild Bill s'étaient assis dans l'herbe et fumaient leurs pipes avec béatitude, tout en suivant de l'œil les mouvements du vieux Nick Wharton, qui, monté sur Diane, son antique jument, avait gravi la colline voisine.

Ils le virent sauter tout à coup à terre et se mettre à étudier le sol avec la plus grande attention.

— Le vieux Nick a trouvé une piste, dit Buffalo Bill.

— On dirait même que c'est quelque chose d'important, répondit Wild Bill. Personne n'est capable d'en remonter au vieux Nick quand il s'agit de chercher une piste ou de la suivre, pas même toi, Billy, qui n'as pas ton égal dans la bataille...

— Je le sais bien, répondit Buffalo Bill.

« Eh bien! qu'est-ce que tu as découvert, Nick? ajouta-t-il en voyant s'approcher le trappeur.

— Des pistes... on dirait les traces d'une troupe d'Indiens sur le sentier de la guerre.

— De quel côté se dirigeait la bande?

— Voilà le hic... Il me semble qu'elle a suivi exactement le même chemin que nous.

— Alors nous pouvons la rencontrer avant d'atteindre ce soir l'endroit où nous devons camper! Prends avec toi une demi-douzaine d'hommes, Nick, et devance-nous pendant un mille. Tâche de découvrir les desseins de ces diables rouges, et surtout, ne t'éloigne pas de plus de deux portées de fusil, de crainte de tomber dans un piège.

Le vieillard fit aussitôt signe à six éclaireurs, qu'il déploya sur une longue ligne, et il se mit sur la piste qu'il venait de trouver.

Le chef des éclaireurs alla, de son côté, reconnaître cette piste, et l'examina avec la plus grande attention. Quand il revint auprès de Wild Bill, il avait le front soucieux.

— Le vieux Nick a sans doute raison, dit-il. Mais la piste date au moins d'un jour. L'intention des Peaux-Rouges ne doit pas être de nous barrer le passage, à moins qu'ils n'aient entendu parler de notre expédition. S'ils avaient voulu nous surprendre, ils n'auraient pas laissé derrière eux une si large trace.

Wild Bill partagea l'opinion de son ami. Ils firent seller et harnacher les chevaux, et le convoi se remit en marche à une allure un peu plus accélérée.

Lorsque le soleil fut à son déclin, on s'arrêta pour camper sur les bords d'un fleuve, au milieu de massifs de saules qui garnissaient la rive. Aucun incident n'était venu faire craindre quelque attaque sérieuse. D'ailleurs, bientôt après, Nick Wharton et ses hommes revinrent au camp, annonçant qu'ils n'avaient rencontré aucun Indien.

— Nous nous remettons en route une heure avant l'aube, dit Buffalo Bill. De cette façon, nous pourrions atteindre le village de Running Water avant la tom-

bée de la nuit, si tant est qu'il soit encore à la même place!

Les ordres de Buffalo Bill étaient toujours exécutés ponctuellement. Lorsque les premiers rayons du soleil dissipèrent les nuées roses de l'aurore, la petite troupe était déjà à plusieurs milles de son dernier campement.

Le vieux Nick marchait encore en avant, suivi de près par Buffalo Bill.

— Quoi de nouveau, mon vieux camarade? demanda l'éclaireur en le voyant se retourner vers lui.

— Regarde, Billy, répondit le trappeur. Si ce ne sont pas là les traces d'un schooner de la Prairie, je consens à me faire éleveur de serpents à sonnettes! Cette trace de roues remonte bien à un jour, et celle des Indiens la recouvre... Après tout, je puis me tromper. Mes yeux sont vieux comme moi...

Le maître éclaireur sauta de cheval et se mit lui-même à examiner la piste. Il faisait maintenant grand jour, et le Roi de la Prairie ne fut pas long à se faire une conviction.

— C'est bien la trace d'une voiture, dit-il d'un air pensif, d'un petit chariot attelé de chevaux et de mules. Les empreintes des poneys indiens, qui la recouvrent, sont infiniment plus récentes... Voilà qui est de mauvais augure pour les pauvres gens qui se trouvaient dans le chariot. Il faut forcer de vitesse si nous voulons arriver à temps pour les secourir.

— Tu n'as jamais mieux parlé, Billy, grommela le vieux trappeur. Si ces hommes n'ont pas un besoin pressant de nous, je veux bien avaler des serpents à sonnettes!... Laisse-moi prendre les devants avec quelques hommes, pendant que tu suivras à ton aise avec le convoi.

Buffalo Bill regarda le vieux trappeur et se mit à rire bruyamment.

— Tu en as de bonnes! dit-il en s'essuyant les yeux, que son hilarité avait emplis de larmes. Est-ce que tu crois sérieusement que je vais me contenter d'escorter le chariot comme un cowboy, pendant que tu te viendras aux mains avec les Peaux-Rouges? Non, mon vieux camarade, ça ne fait pas mon compte! Je ne vois pas, d'ailleurs, la nécessité de nous diviser. En attelant quelques chevaux de réserve à notre chariot, nous le ferons avancer aussi vite que nous. Si nous rencontrons les Indiens, il vaut mieux être réunis... D'un autre côté, je pense que les hommes du convoi sont en état de se défendre et de tenir contre les Peaux-Rouges, jusqu'à ce que nous venions à leur secours. Nous ne devons pas être loin d'eux.

— Comme tu voudras! grommela le vieux trappeur. En tout cas, j'ai des fourmis dans les doigts, ce qui prouve qu'il y aura avant peu une escarmouche... J'en mettrais ma main au feu; j'en avalerais même des ser... Tu n'as pas besoin de rire, Billy, dit en s'interrompant le vieux trappeur, qui vit la figure de Buffalo Bill s'illuminer, car l'inévitable allusion aux serpents à sonnettes avait le don de mettre l'éclaireur en joie.

— En effet, ce n'est pas le moment de rire, dit docilement l'éclaireur.

Dès que le convoi les eut rejoints, il fit atteler à la voiture une demi-douzaine de chevaux, et la marche recommença à une vitesse accélérée.

Au bout de deux heures, Buffalo Bill arrêta brusquement son cheval.

— Ecoutez, cria-t-il. Il me semble que j'entends des coups de carabine!

Nick Wharton et Wild Bill prêtèrent l'oreille avec attention et ne furent pas longs à entendre de sourdes détonations qui semblaient provenir d'un endroit peu éloigné.

— Laissons là notre chariot et courons au secours de ces malheureux! s'écria le chef des éclaireurs. Le général Sheridan nous approuvera certainement du choix que nous faisons entre des humains menacés de mort et un chariot plein de présents!... Sergeant, rassemblez vos hommes et suivez-moi aussi vite que possible.

Sans plus de paroles, Buffalo Bill enfonça ses éperons dans le ventre de sa monture et se lança au galop du côté des coups de fusil.

Les deux autres éclaireurs le suivaient presque sur ses talons; derrière venaient le sergent et ses cavaliers, tous soldats d'élite, braves et éprouvés, qui ne demandaient qu'une occasion d'en venir aux mains avec les Peaux-Rouges.

Ils franchirent ainsi deux milles et gravirent une petite colline, du haut de laquelle l'éclaireur découvrit, à deux milles encore, dans la vallée, les bâches de plusieurs voitures. Des nuées de Peaux-Rouges s'agitaient alentour, décrivant un vaste cercle, harcelant continuellement les assiégés et ne cessant de tirer en s'abritant derrière le corps de leurs poneys.

De derrière les chariots partaient de temps en temps des détonations suivies de petits nuages de fumée, signe certain que les défenseurs du convoi combattaient avec acharnement, mais étaient obligés de ménager leurs munitions.

Alors, élevant sa voix puissante, qui couvrait les rumeurs de la plaine, le chef des éclaireurs, poussant son terrible cri de guerre,

— En avant, mes enfants! Crevons nos chevaux, mais sauvons ces malheureux!

Il agita son sombre au-dessus de sa tête et se précipita en avant de toute la vitesse de son excellent coursier.

— Courez, courez comme la tempête! continuait-il de crier, tandis que là-bas, au but de sa course, les coups de feu s'espaçaient de plus en plus, et que les hurlements de guerre des Peaux-Rouges devenaient plus forts et plus triomphants.

Trop tard.

— Nous arriverons trop tard, mes amis, nous arriverons trop tard, répétait Buffalo Bill avec l'irritation du courage impuissant, en voyant que, malgré tous leurs efforts, ses hommes et lui étaient encore éloignés d'un bon mille du lieu du combat.

Le feu avait entièrement cessé, et l'on percevait maintenant les chariots de Prairie, dont les Indiens avaient sans doute tué jusqu'au dernier défenseur.

Buffalo Bill faisait voler son cheval comme un oiseau de tempêtes à travers les hautes herbes de la Prairie. Il voyait les Indiens galoper en une seule masse vers les Montagnes Noires. Ces montagnes, bien connues des pionniers et des chasseurs, étaient riches en gibier et, par conséquent, en pâturages et en eaux courantes; mais les abords en étaient difficiles, les défilés sauvages et escarpés. Si les Indiens les atteignaient, ils pourraient s'y défendre avec avantage contre les Blancs, ou faire perdre leur piste de façon à rendre vaine toute poursuite.

— Ces diables rouges n'ont aucune envie de faire plus ample connaissance avec nous, dit le vieux Nick d'un ton maussade, en poussant sa vieille Diane contre le cheval de Buffalo Bill. Enfin, notre intervention aura du moins sauvé le convoi.

— Oui... Mais pas ceux qui l'escortaient! fit Buffalo Bill d'une voix sombre.

Il demanda un dernier effort à son cheval exténué.

— Je ne vois aucun être vivant auprès des chariots, continua-t-il. Les coquins rouges ont achevé

leur œuvre d'extermination; ils se sont jetés sur les voitures et ont tout pillé.

En effet, lorsqu'ils eurent atteint les chariots, un spectacle horrible s'offrit à leurs regards.

Les cadavres de trois jeunes hommes, mutilés et scalpés, gisaient à côté des voitures. Ils avaient tous trois été tués à coups de carabine. Non loin de là se trouvait le corps inanimé d'un nègre, dont le crâne avait été fendu d'un coup de tomahawk.

Une tente était dressée derrière les voitures. Les éclaireurs y trouvèrent le cadavre d'un vieillard, qui n'avait pas été scalpé, sans doute à cause de la calvitie presque absolue de son crâne.

Nulle part on ne voyait trace d'autres membres du convoi, non plus que d'Indiens morts. Si les agresseurs avaient subi des pertes; il était évident qu'ils avaient emporté leurs camarades blessés ou tués.

Cependant l'éclaireur s'était penché vers le vieillard et l'examinait avec soin.

— Il n'est pas mort! cria-t-il tout à coup en se redressant. Seulement il n'en vaut guère mieux, le pauvre vieux; il a le poumon traversé par une balle, et le crâne défoncé à coups de crosse...

— Mon Dieu, Billy, regarde... Par ici! appela Wild Bill avec émotion. Il y a eu des femmes dans la tente; les Peaux-Rouges les ont enlevées, puisque nous ne retrouvons pas leurs cadavres.

Il montrait des vêtements féminins suspendus au mât central de la tente.

— C'est vrai, dit Buffalo Bill, consterné; il y a eu des femmes ici... Nous les sauverons, coûte que coûte, dussions-nous poursuivre les diables rouges jusque dans les Montagnes Noires!...

— Partons immédiatement, Billy! cria le vieux Nick avec indignation. Ma parole, cela vous ferait avaler...hum!...bon!...C'est dit? J'emmène deux ou trois hommes?

— Ce ne serait pas raisonnable, Nick; les chevaux sont totalement épuisés, il leur faut du repos! répliqua le Roi de la frontière avec tristesse. Il faut au contraire retourner à notre chariot et prendre les chevaux destinés à Running Water. Le village de notre allié n'est pas très loin d'ici; nous y serons dans quelques heures. Nous lui laisserons la voiture et les bêtes; nous lui emprunterons chacun un cheval frais, et nous nous remettrons à la poursuite de ces chiens rouges... En agissant ainsi nous avons bien plus de chances de les rattraper. D'ailleurs, nous pourrions emmener avec nous quelques guerriers nez-perçés. Ils connaissent les Montagnes Noires aussi bien que nous la Prairie, et ils nous seront des guides précieux. D'après les empreintes de leurs mocassins,

j'ai tout lieu de supposer que les ravisseurs sont des Sioux; les Nez-Perçés n'en seront que plus disposés à nous aider contre leurs ennemis jurés...

— Tu as parfaitement raison, Billy, et je ne puis que t'approuver, dit le vieux trappeur. Mais il ne faut pas pour cela laisser refroidir la piste. Laisse-moi prendre des chevaux frais et suivre la trace avec deux hommes... Nous n'en viendrons pas aux mains avec les Indiens, bien entendu. Nous ne ferons que les observer.

— Ah! comme cela je veux bien...C'est même une bonne idée, Nick. Tu pourras nous laisser des signes, ce qui nous épargnera la peine de chercher la piste et nous fera gagner du temps. Seulement, je compte sur ta parole, n'est-ce pas?... Tu n'attaqueras pas les Peaux-Rouges? Ce serait folie d'entreprendre un combat contre une troupe vingt ou trente fois plus nombreuse.

— Ma parole, de l'entendre, on en avalerait des serpents à sonnettes! gronda Nick tout à fait en colère. Penses-tu que j'aie risquer la splendeur de ma chevelure pour quelques femmes tout à fait ordinaires, sans doute? On consent bien à les sauver, mais non pas à risquer la peau de son crâne; car, autant que je connais les femmes...

Et sa lèvre s'allongea en une moue de dégoût qui fit rire le chef des éclaireurs, malgré la gravité de la situation.

— Qu'est-ce que tu en sais donc des femmes? demanda Bill le Sauvage, ou Wild Bill, qui se faisait une pinte de bon sang.

— Permetts, jeune oison!... j'ai fait des expériences très fâcheuses avec le beau sexe, et...Mais j'ai mieux à faire que de vous servir de risée. Je vais préparer mon expédition.

Là-dessus le vieux trappeur choisit deux cavaliers, sur l'adresse et le dévouement de qui il pouvait compter, et les trois hommes, sans perdre une minute, retournèrent au chariot abandonné pour y prendre des chevaux frais.

Pendant ce temps, Buffalo Bill s'occupait avec zèle du mourant. Il était peu probable que le vieillard sortit avant sa mort de l'état comateux où il se trouvait; mais le maître éclaireur ne se lassait pas dans ses efforts pour lui faire reprendre connaissance, ne fût-ce qu'un moment. Enfin le vieillard ouvrit les yeux et sourit faiblement en voyant auprès de lui des hommes blancs, c'est-à-dire des amis.

Puis, tout aussitôt, son visage prit une expression de douleur et d'angoisse indicible, et il s'écria en gémissant:

— Mes filles!...Rose...Lily...sauvez-les!

Il ne put en dire plus long; un flot de sang s'échappa de ses lèvres, un tremblement suprême agita tous ses membres...Il pencha la tête et rendit le dernier soupir entre les bras secourables du grand éclaireur.

Buffalo Bill ferma pieusement les yeux du malheureux pionnier. Il donna au sergent l'ordre d'aller avec trois hommes chercher le chariot et les autres chevaux. Puis il se mit en devoir de creuser une fosse, pour y ensevelir les cinq hommes tués par les Peaux-Rouges.

— Dépêchez-vous, mes amis, disait-il. Il faut partir le plus tôt possible pour le village de Running Water.

— Est-ce que nous brûlons les voitures? demanda Wild Bill. Si nous ne le faisons pas, elles seront sans doute mises en pièces.

— Je les laisserais bien ici, si j'étais sûr qu'elles serviraient d'appât aux Indiens.... Mais ils ne s'y laisseront pas prendre; ils sont trop pressés de regagner leurs refuges des Montagnes Noires... Emmenons-les au village de Running Water... Les harnais et les chevaux ne nous manquent pas.

Bientôt les victimes furent enterrées. Le chariot revint avec le sergent et les trois hommes, et on attela les autres voitures. Le convoi se remit en marche, après avoir vu passer devant lui Nick Wharton et ses deux compagnons, tenant chacun par la bride un cheval de rechange et suivant la piste des Indiens.

Dans le Camp de Running Water.

Après une marche forcée de plusieurs heures, on arriva enfin près du village où commandait le chef nez-percé, à qui nous conserverons son nom anglais de Running Water. A la grande satisfaction du chef des éclaireurs, l'agglomération des huttes et des tentes n'avait pas changé de place.

Le village se trouvait tout au bord d'un fleuve, au milieu d'une contrée boisée. La fumée de feux nombreux et disséminés sur une vaste étendue, s'é-

levait au-dessus des arbres, dessinant de minces spirales grises sur le bleu éclatant du ciel.

Les guerriers nez-perçés avaient pris les armes dès que leurs guetteurs avaient signalé l'approche d'un convoi. Leurs relations étant fort tendues avec les tribus voisines, ils s'attendaient toujours à une attaque. Ce convoi pouvait avoir été pris par les Sioux et servir à ceux-ci de ruse de guerre, pour faire croire à Running Water qu'il s'agissait de Visages-Pâles alliés, de façon à pouvoir approcher du village sans obstacle et sans qu'on eût l'idée de se préparer à la résistance.

Le chef, qui marchait devant ses guerriers, reconnut bien vite Buffalo Bill et Wild Bill galopant en tête du convoi; il s'arrêta et commanda à ses hommes de faire un accueil cordial aux arrivants.

Fort heureusement Buffalo Bill et ses compagnons étaient au courant des coutumes indiennes et avaient le cœur bien trempé. Sans quoi, ils auraient pu être effrayés de l'accueil « cordial » que leur firent les Indiens, ravis de revoir leur favori Paehas-ka, le Chef à la Longue Chevelure. L'écho résonnait autour de la forêt de « Whoop » hurlés à pleine gorge. Des salves de mousqueterie déchiraient l'air, comme s'il se fût agi d'une bataille sans merci.

Running Water arriva au galop à la rencontre du maître éclaireur, la main tendue.

— Ugh! dit-il. Le Grand Chef blanc est le bienvenu dans les tepees de Running Water!

— Et je suis bien content de vous voir, répondit aimablement Buffalo Bill. Vous avez dû penser que les cadeaux du Grand Père Blanc de Washington mettaient trop de temps à arriver.

Le Peau-Rouge prit un air digne.

— Le Grand Père Blanc est maître de son temps, dit-il. Running Water n'est pas comme les autres chefs, qui convoient les cadeaux. Les Nez-Perçés savent attendre. Bien que les Nez-Perçés soient pauvres, ils ne sont pas réduits à mourir de faim!

— Bien sûr, reprit complaisamment l'éclaireur, qui connaissait la susceptibilité des Indiens et se serait bien gardé de l'irriter par une discussion. Mais maintenant les cadeaux sont là, ou plutôt ils nous suivent de près.

— En quoi consistent-ils? demanda vivement Running Water beaucoup moins insensible qu'il ne voulait le paraître aux présents du Grand Père Blanc.

— Plusieurs bons poneys, de la viande et du pain pour manger, des outils pour planter le maïs et le froment...

— L'homme rouge n'a pas besoin d'outils, interrompit Running Water avec une grimace de dé-

dain. Il ne veut pas bêcher ni labourer comme les Visages-Pâles, ou comme les hommes à la peau noire. Pae-has-ka devrait le savoir!... Je l'ai dit aussi au Grand Père Blanc, lorsque je lui ai rendu visite à Washington. Les Nez-Perçés n'ont besoin que de poudre et de balles, de bonnes carabines pour la chasse, de couvertures de laine pour chauffer pendant l'hiver les squaws et les enfants...

— De tout cela j'apporte aussi une grande quantité, s'empressa de dire Buffalo Bill pour calmer le chef, qui s'animait. Le Grand Père Blanc s'est montré généreux...Maintenant, Running Water, je ne pourrai rester longtemps avec vous, car il faut que je poursuive au plus vite la piste de quelques ennemis.

A cette nouvelle, les yeux du farouche chef des Nez-Perçés se mirent à briller d'une ardeur belliqueuse.

— Ugh! dit-il avec vivacité. Pae-has-ka est mon hôte; il doit se reposer dans le village, car il est très fatigué. Les squaws lui feront de la nourriture excellente pour lui et ses hommes, et il prendra de fraîches boissons... Il se couchera dans un tepée garni de bonne mousse, pour se remettre de sa longue étape... Pendant ce temps, Running Water et ses guerriers boiront le sang des ennemis du vaillant Visage-Pâle!

— Vous êtes un brave allié, Running Water, et je vous remercie de votre intention...Mais, voyons, est-ce que vous resteriez à vous reposer dans mon wigwam, vous, pendant que j'irais combattre vos ennemis?

— Non; Running Water irait avec le Visage-Pâle et combattrait à ses côtés.

— C'est précisément ce que je veux faire!...Venez avec moi, si vous voulez; cela me fera plaisir; et emmenez quelques guerriers éprouvés, qui connaissent bien les chemins des Montagnes Noires... Mais nous sommes si pressés que nous ne pouvons pas nous arrêter dans le village... Ce sera pour une autre fois.

— Et qui sont les ennemis de mon frère blanc?

— Je n'en sais rien au juste... Mais il me semble bien que ce sont les Sioux.

Et Buffalo Bill raconta au chef des Nez-Perçés, qui écoutait attentivement, tout ce qui s'était passé depuis le commencement de la journée.

Les yeux du vieux Nez-Percé lançaient des éclairs sinistres. Les Sioux étaient les ennemis mortels de sa tribu, et il les haïssait de toutes les forces de son cœur implacable. Il avait combattu l'ennemi héréditaire dès le moment où il avait été en état de porter les armes, et ce moment commença de bonne

heure pour un Indien des Prairies. La hache de combat n'avait jamais été enterrée entre les deux tribus. Même à l'époque de la chasse au buffle, qui constitue pour les Peaux-Rouges une sorte de trêve de Dieu, les Nez-Perçés et les Sioux se livraient fréquemment des combats meurtriers. Tous les instincts de lutte, toutes les haines de race se réveillaient au cœur du vieux guerrier.

— Quand pouvez-vous vous mettre sur la piste avec moi? demanda le chef des éclaireurs.

— Running Water et ses hommes sont toujours prêts au départ, répondit fièrement le chef. Les Nez-Perçés n'ont qu'à saisir leurs armes et à monter leurs bons poneys...Voici venir les chariots qui contiennent les cadeaux et les provisions du Grand Père Blanc de Washington. Pendant qu'on détellera les mules et les chevaux, Running Water et ses braves se prépareront au départ.

— Mais ne désirez-vous pas d'abord voir ce que le Grand Père Blanc de Washington vous envoie?

Running Water faillit regarder Buffalo Bill avec mépris.

— Est-ce le moment de regarder des présents? demanda-t-il d'un ton ironique. Il s'agit pour nous de prendre les scalpes de ces chiens de Sioux... Lorsque nous reviendrons du sentier de la guerre, Running Water contempera les présents et adressera ses remerciements au Grand Père Blanc de Washington.

— Voilà de belles et nobles paroles! dit Buffalo Bill en serrant vigoureusement les deux mains du Peau-Rouge. Running Water est un chef brave et sage, et c'est un homme selon mon cœur. Si, à nous deux, nous ne parvenons pas à donner aux Sioux une leçon dont ils se souviendront, c'est que je n'entends plus rien à mon métier, et je demanderai ma retraite en rentrant au fort!

Quelques minutes plus tard, toute la troupe des éclaireurs, des soldats et des Nez-Perçés, ceux-ci avec Running Water à leur tête, retournait à l'endroit où avait eu lieu le massacre, afin d'y prendre la piste des Sioux.

Le chef nez-percé, qui avait avec lui une trentaine de ses meilleurs guerriers, aurait voulu en emmener bien davantage. Mais le grand éclaireur lui avait fortement déconseillé de dégarnir son village, représentant que, par des temps si troublés, une attaque des Sioux était toujours à craindre, et qu'il fallait laisser des défenseurs auprès des squaws et des enfants.

Buffalo Bill voulait gagner le soir même le lieu de l'attaque du convoi, y camper pendant la nuit

avec ses hommes et commencer la poursuite dès le premier rayon de soleil.

La petite troupe faisait diligence; mais elle ne put atteindre la place que bien après la tombée de la nuit.

Buffalo Bill galopait en avant. Les soldats, et même les éclaireurs, le regardaient avec admiration presser l'allure de son cheval; ils ne pouvaient comprendre comment le maître éclaireur parvenait à trouver sa route dans la nuit croissante, alors que, même pendant le jour, la Prairie uniforme offre tant de pièges et de dangers, sans le moindre point de repère.

Par une sage précaution on avait laissé debout la tente de toile dans laquelle on avait trouvé le vieillard expirant. Buffalo Bill l'aperçut avant tous les autres, avant même Wild Bill, qui pourtant se vantait d'avoir la vue perçante.

On l'atteignit au galop.

Les hommes en passèrent avec soin l'inspection. Ils y trouvèrent deux grands sacs de grain qui avaient sans doute servi de lit aux jeunes filles enlevées, et dont le contenu fut précieux pour nourrir les chevaux.

Buffalo Bill fit attacher ceux-ci tous ensemble et leur fit donner double ration, car il fallait, le lendemain, les retrouver frais et dispos, en état de supporter une longue et pénible étape.

Ce n'était qu'à ce prix qu'on pouvait espérer réussir dans l'expédition projetée. La marche était, d'ailleurs, facilitée par la précaution qu'on avait prise de donner à chaque cavalier une bête de rechange, de façon à ne pas épuiser les montures, et à ne pas se trouver pris au dépourvu, en cas de blessure ou l'accident.

On espérait bien atteindre Nick Wharton avant la nuit suivante et, dès lors, pouvoir serrer de près les ravisseurs des jeunes filles.

Les soldats et les Nez-Perçés se roulèrent dans leurs couvertures de laine, et bientôt un silence profond régna dans le camp.

Seuls le maître éclaireur et Wild Bill ne se couchèrent pas. Ils restèrent assis auprès du feu du camp, devisant de choses et d'autres.

C'était leur habitude, toutes les fois qu'ils se trouvaient en face d'une tâche importante. Tous les deux possédaient un corps infatigable, des nerfs d'acier, et bien souvent ils avaient ainsi passé plusieurs nuits les yeux ouverts, sans que cet excès de veille nuisît en rien à leur santé.

Il est vrai de dire qu'une fois l'aventure terminée, les deux amis rattrapaient le sommeil perdu, avec les intérêts au taux le plus élevé, si l'on nous permet cette image,

Une Chasse folle.

Au point du jour, les hommes se secouèrent rapidement et prirent un solide déjeuner, composé de viande froide, de tartines de beurre et de café. Puis on sella les chevaux et on se remit en marche.

Au bout de quelques milles, la troupe atteignit l'endroit où Nick Wharton avait repris la piste des Sioux. Pour les yeux exercés du Roi de la Prairie, cette piste, au milieu des hautes herbes, était aussi facile à suivre que sur une grande route sablonneuse; aussi mit-il les chevaux au galop.

Pendant le premier mille, on ne prononça pas une parole. Les cavaliers du Far-West sont peu bavards, surtout lorsqu'ils vont à une allure rapide, et pour cause: ils n'ont pas trop de toute leur attention pour surveiller leurs chevaux et les empêcher de se casser les jambes ou de se couronner, parmi les inégalités du terrain.

Il n'était pas dix heures du matin lorsque la petite troupe atteignit une rivière peu profonde, sur les bords de laquelle, selon toute apparence, les Sioux avaient campé la veille.

Buffalo Bill se mit à fureter çà et là, selon son habitude. Il ne tarda pas à découvrir, sur le sol un peu humide, des empreintes faites évidemment par de petites bottines de femme.

— C'est étrange! murmura-t-il à part lui. Je n'ai encore jamais vu de ma vie un Indien se donner la peine de faire descendre une femme de cheval... Et cependant ces traces indiquent très nettement que les jeunes filles enlevées, les filles de ce pauvre vieux de là-bas, ont été remises sur leurs pieds ici...Voici, d'ailleurs, les empreintes des mocassins de l'homme qui les a aidées à descendre de cheval... Tiens! tiens! tiens!...

L'éclaireur fit signe à Wild Bill de venir le rejoindre et continua avec lui ses recherches. Plus ils cherchaient et plus l'événement semblait devenir mystérieux pour ces deux coureurs expérimentés de la Prairie.

— Je vais te dire une chose, Bill Hickock, fit enfin le chef des éclaireurs. L'homme qui portait ces mocassins de Sioux n'est pas un Peau-Rouge... J'en suis sûr; il n'y a qu'à regarder les empreintes. Ce n'est pas comme cela que marche un Indien, et c'est comme cela, au contraire, que marche un Visage-Pâle... Vois plutôt la longueur des pas et l'énergie de la foulée!

— Alors, Billy, tu supposes...

— Je ne suppose pas, je suis sûr, aussi sûr que de mourir un jour, que l'homme qui s'est occupé de ces deux jeunes filles est un Blanc... C'est clair comme de l'eau de roche.

— Ou comme du chocolat, reprit Wild Bill en éclatant de rire. Après tout, c'est possible... Dans ce cas, il ne peut s'agir que d'un renégat.

— Bien entendu!... Je voudrais seulement savoir si ce renégat a encore gardé quelques traces de bons sentiments, ou si, comme la plupart de ses pareils, il est tombé plus bas moralement que les Peaux-Rouges...

« Il me semble presque, autant que je puis en juger par ces traces, qu'il n'a pas perdu tout à fait la galanterie native des Blancs envers le sexe faible. Ce serait très bon signe; nous pourrions alors espérer qu'il saura protéger les jeunes filles contre la brutalité et les odieuses tentatives des chiens rouges, jusqu'à ce que nous arrivions à leur secours.

— Très bien, mon ami... Et alors, qu'est-ce que nous ferons de cet ange déchu?

— Ce sera à voir, une fois que nous le tiendrons, mon vieux. Règle générale, pour ces coquins-là, la corde est encore trop bonne... Cependant, s'il a secouru chevaleresquement les deux jeunes filles, nous serons bien obligés de lui laisser la liberté et de lui dire merci par-dessus le marché.

Là-dessus, le maître éclaireur se remit à son investigation.

Il aperçut tout à coup une flèche taillée fraîchement dans le bois de l'un des arbres qui garnissaient la rive, et dont la pointe indiquait une direction déterminée.

Il leva les yeux, suivant la direction de la flèche, et vit un creux au-dessus d'une branche.

Il y mit prestement la main. Le creux contenait un billet, tracé sur le feuillet arraché d'un carnet, et Buffalo Bill reconnut immédiatement l'écriture un peu maladroite du vieux trappeur. Ce billet contenait la communication suivante.

« Cher Bill,

« Je serre de près ces damnés Peaux-Rouges. Je n'ai pas pu encore apercevoir les jeunes filles. Si seulement tu arrivais, cela ferait bien l'affaire, car les Indiens courent comme des punaises sous les doigts. Je laisse derrière moi une piste distincte. Tu peux être tranquille. Nous arriverons à faire de ces coquins de la chair à pâté,

« Ton ami, Nick. »

— Brave type! dit en riant le maître éclaireur, qui fourra le billet dans sa poche. Il n'y en a pas de meilleur dans toute la contrée de ce côté-ci du Mississipi!...

Lorsque les chevaux eurent pris un peu de repos, on les fit entrer dans la rivière, où ils se déaltèrent à loisir.

Puis la marche fut reprise. Les hommes s'étaient placés en colonne par deux et suivaient sans peine la piste, qui restait toujours bien visible.

Bientôt cependant le sol devint inégal, dur et pierreux. On approchait des Montagnes Noires. Les chevaux cheminaient maintenant sur des rochers granitiques, sur lesquels les sabots sans fer des poneys indiens ne laissaient aucune empreinte.

Il devenait très difficile à la petite troupe d'avancer à coup sûr, et soldats et Nez-Perçés auraient fini par se décourager et renoncer à la poursuite devenue presque impossible, sans les avertissements constants du bon Nick, qui avait pris soin de mettre partout des traces de son passage, indiquant ainsi la route à suivre.

Sans doute le vieux trappeur, habitué à toutes les ruses et à toutes les difficultés de la Prairie, avait pu ne pas perdre de vue la bande des Sioux, et cette persuasion maintenait les courages. De temps en temps, Buffalo Bill trouvait, soit sur un buisson, soit sur un rocher, un fragment de la veste de Nick, de sorte qu'on ne pouvait pas perdre le bon chemin.

Soudain la troupe des Blancs et des Nez-Perçés arriva en un point où les Indiens s'étaient divisés, évidemment dans l'intention d'égarer ceux qui pourraient les poursuivre, et de leur faire perdre la vraie piste.

Buffalo Bill arrêta son cheval et adressa à Wild Bill un regard interrogateur.

— Nous voilà bien! dit-il. Il y a là six pistes différentes. Il est clair que nous ne pouvons pas les suivre toutes les six. C'est maintenant que la stratégie de Nick va éclater dans toute sa force; ou bien nous sommes perdus. Il devait faire nuit quand il est arrivé ici, et voilà qu'il est près de midi.

— Espérons qu'il serait de près les coquins rouges; autrement il peut parfaitement avoir perdu la seule piste qui nous importe, celle du groupe où se trouvent les deux jeunes filles, grommela Wild Bill avec humeur.

— Eh! oui! c'est le vieux truc, le truc connu des Peaux-Rouges, grâce auquel ils ont si souvent,

réussi à égarer les poursuites!... Mais celui qui arrivera à tromper le vieux Nick n'est pas encore né!

— Alors, le vieux Nick aurait dû nous laisser un signe quelconque?

— Je n'en vois pas, du moins pour le moment... C'est très fâcheux, car si nous nous attardons, il ne sera plus temps.

— Tu as raison, comme toujours, dit tristement Wild Bill. Si nous ne les arrêtons pas en route, les pauvres petites seront conduites dans quelque village isolé où nous ne parviendrons jamais à les retrouver...et elles auront le plaisir et l'honneur, — douteux, — d'être jusqu'à la fin de leurs jours les squaws et les esclaves de quelque chef sioux...

— Que Dieu les en préserve! Je leur souhaiterais plutôt la mort! s'écria le maître éclaireur. Cherchons encore si Nick ne nous a pas laissé un signe de son passage. Il a dû se dire qu'ici plus encore qu'ailleurs, nous avions besoin d'un indice...

Les deux éclaireurs se remirent à examiner avec la plus grande attention les différentes pistes. Sur l'une d'elles, finalement, ils trouvèrent un lambeau de toile blanche fixé à terre par un piquet.

Sans aucun doute, c'était là un signal du vieux trappeur. Et, comme l'habileté de Nick à trouver les pistes était proverbiale, les amis ne doutèrent pas un seul instant que le chemin qui leur était ainsi montré ne fût le bon.

La petite troupe poursuivit son chemin assez rapidement, car elle rencontrait de temps en temps un lambeau d'étoffe analogue, qui indiquait la route à suivre.

Tout à coup Buffalo Bill arrêta de nouveau son mulet.

Il venait de découvrir une différence notable dans la nature des signaux. Jusqu'alors, les morceaux de toile grossière, semés çà et là sur le chemin, semblaient provenir d'une chemise de soldat. Or, maintenant, l'étoffe était devenue plus fine et plus délicate.

Il ramassa et examina le morceau de toile qu'il venait de trouver sur son chemin.

— C'est un lambeau d'un mouchoir de batiste! s'écria-t-il en le montrant à Wild Bill. Il appartient probablement à l'une des jeunes filles... Regarde! on a même essayé d'écrire dessus avec du sang... Nick est sûrement sur la piste, il aura ramassé le mouchoir, laissé comme message par une des jeunes filles, et il aura lu ce qui était écrit dessus. Bien, bien, mes amis!... Du moment que ces jeunes filles ont assez de présence d'esprit pour accomplir une chose pareille, nous devons nous rassurer... Elles au-

ront aussi le courage, peut-être la force de se défendre contre les grossièretés et les brutalités des Sioux...du moins pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous arrivions, et que nous tombions à bras raccourcis sur cette racaille. En tout cas, nous pouvons être certains que jusqu'ici elles n'ont été ni martyrisées ni autrement molestées par leurs ravisseurs.

Les soldats, les éclaireurs et les Nez-Perces poussèrent un hurra prolongé en réponse aux paroles de Buffalo Bill. Toute la troupe était animée de l'espoir qu'on rencontrerait bientôt Nick Wharton et les Indiens si opiniâtrement poursuivis par lui.

La Jalousie de Loup Noir.

Lorsque les Indiens enlevèrent les deux filles du malheureux colon, leur stupeur et leur épouvante furent telles qu'elles ne se rendirent pas compte tout d'abord de l'étendue de leur malheur.

Lily, l'aînée des deux sœurs, au moment où les Sioux pénétraient à l'intérieur du retranchement de chariots, avait eu le temps d'apercevoir le maître éclaireur et ses fidèles compagnons accourant du fond de la Prairie; elle avait un instant espéré en un secours assez prompt pour échapper, elle et sa sœur, aux Peaux-Rouges. Mais bientôt elle dut reconnaître que cet espoir était vain.

Les Sioux, de leur côté, avaient vu les Blancs qui arrivaient au galop. Ils avaient aussitôt interrompu le pillage.

Le chef donna des ordres brefs à ses guerriers, leur prescrivant de se mettre immédiatement en selle, de ligoter les femmes sur des poneys et de prendre en hâte le chemin des Montagnes Noires.

Lily, élevée sur la frontière, entendait assez bien la langue des Sioux. Elle put donc comprendre ce que le chef disait à ses hommes. Alors tout son courage l'abandonna.

Elle avait si souvent entendu parler des Montagnes Noires, de leurs cachettes inaccessibles, de leurs défilés qu'un homme seul pouvait défendre contre toute une armée...

Si les coquins rouges les entraînaient dans ces montagnes, c'en était fait d'elles; la malheureuse enfant ne savait que trop quel sort terrible les attendait!

Cependant cette défaillance ne fut que passagère. Lily était vaillante; elle ne voulut pas se laisser abattre, sachant que sa sœur, sa pauvre petite Rose, avait besoin d'être soutenue et consolée.

Dès qu'elle eut surmonté le premier coup de douleur, elle se pencha sur l'enfant qui n'avait plus qu'elle au monde, puisque père et frères avaient été tués.

— Prends courage! aie confiance en la protection divine! dit-elle tout bas à sa sœur, complètement anéantie, tandis qu'elles chevauchaient côte à côte au milieu des Sioux, qui les emmenaient prisonnières, les mains attachées durement derrière le dos. Montre-toi brave, et les Indiens te respecteront. Ils ne méprisent rien tant que les gémissements, les larmes, l'expression de la peur!

— Oh! Lily, gémit la pauvre petite Rose, Lily, je veux mourir!... Non, après ce qui est arrivé, je ne peux plus vivre. Qu'est-ce que la vie nous réserve encore?... En mettant les choses au mieux, ces misérables feront de nous leurs squaws, leurs servantes! Non, non! c'est pire mille fois que la mort, avoue-le! O mon bon père, mes frères chéris, combien je vous envie de ne plus être de ce monde!

— Ne te désespère pas! dit doucement la sœur aînée. Je ne crois pas que le Ciel nous réserve un sort tellement affreux. Est-ce que tu n'as pas vu comme moi, lorsque les Indiens attaquaient notre convoi, une petite troupe de cavaliers blancs? Ils étaient peut-être à un mille de nous; ils arrivaient à notre secours.

— Je ne me suis aperçue de rien! murmura Rose en regardant sa sœur, tout étonnée. Je n'ai vu que les grimaces diaboliques de ces monstres rouges.

— Eh bien! je te le répète, Rose, une troupe de cavaliers blancs arrivait au triple galop pour nous secourir. Ils étaient trop loin à ce moment pour empêcher l'affreux catastrophe... Mais je suis certaine, petite sœur, qu'ils feront leur possible pour nous délivrer d'entre les mains de ces Indiens. Et je ne suis pas seule à en être persuadée: si ces bandits ne le croyaient pas comme moi, ils n'auraient pas si vite abandonné le pillage de nos chariots pour s'éloigner en toute hâte! Ils craignent d'être châtiés par les Blancs. Vois comme ils poussent leurs poneys pour atteindre les Montagnes Noires!

A ce mot de Montagnes Noires, la pauvre Rose devint encore plus blême et pencha sur le cou de son cheval son visage inondé de larmes. Elle aussi

savait que, de ces montagnes-là, on ne revenait jamais.

Lily allait encore tenter de la réconforter, lorsque le chef des Sioux interrompit leur conversation.

Le sauvage s'était aperçu que les deux sœurs, causaient entre elles, et cela le mécontentait d'autant plus qu'il ne comprenait pas ce qu'elles disaient. Le peu d'anglais qu'il savait lui suffisait à peine pour entretenir avec les Blancs, à l'occasion, une conversation primitive et sommaire.

D'un geste menaçant, il brandit son tomahawk sur la tête de Lily, en disant:

— La squaw au visage pâle ne doit pas parler!

Lily le toisa des pieds à la tête avec le plus parfait mépris.

— Pourquoi ne me tuez-vous pas? demanda-t-elle d'une voix glaciale. Ce serait le seul moyen de me faire obéir, misérable que vous êtes! Tant que vous ne m'aurez pas bâillonnée, je continuerai de parler à ma sœur.

Le chef sioux regarda la jeune fille, interloqué. L'idée qu'une squaw pouvait lui résister ne lui était jamais venue, et il lui fallut un moment pour se remettre de la surprise qu'une telle audace lui causait.

Enfin, quand il se fut bien rendu compte que cette squaw blanche osait, en effet, lui tenir tête il poussa un cri de guerre sauvage et terrible. Puis, s'approchant des deux jeunes filles, il fit tournoyer son tomahawk au-dessus de sa tête en roulant des yeux menaçants.

Rose ne savait où se fourrer; elle se faisait toute, petite sur sa selle et tremblait de tous ses membres. Mais la vaillante Lily ne broncha pas, et son joli visage conserva son expression de dédain et d'indifférence. Nul chef indien, condamné à périr au poteau du supplice, ne se serait montré plus courageux, plus digne de l'admiration de ses ennemis, que cette frêle enfant, exposée à ce péril extrême.

— Ugh! dit le chef de sa voix rauque. La squaw au visage pâle est extrêmement courageuse... Elle est digne de devenir la squaw d'un grand chef... elle habitera le wigwam de Loup Noir!

— Sûrement non, tant que je pourrai l'empêcher! répliqua durement Lily. J'aimerais mieux me donner la mort de ma propre main!

Loup Noir, Black Wolf de son nom anglais, ne comprit pas tout à fait le sens des paroles de la jeune fille. Mais il sentait un tel mépris, une si profonde horreur, sur les traits fins et délicats de Lily, dans ses sourcils froncés et sa lèvre retrou-

sée par le dégoût, que cela suffit à le faire entrer dans une fureur voisine de la folie.

Il brandit de nouveau son tomahawk, en poussant un cri rauque et bestial. Cette fois, il allait briser le crâne de la jeune fille, si un homme ne lui eût saisi le bras avec une exclamation indignée et ne l'eût violemment écarté en poussant son cheval entre le mustang du chef et le poney de Lily.

Cet homme était d'une taille gigantesque; il portait les vêtements de peau et la coiffure de plumes des chefs sioux. Ses traits disparaissaient pour ainsi dire sous l'épais badigeonnage de la peinture de guerre; mais, chose curieuse chez un Indien, des yeux bleus clairs et doux luisaient dans son visage, faisant contraste avec les prunelles brunes des guerriers qui l'entouraient.

— Tu n'as pas le droit de la tuer, Black Wolf! Dit-il d'un ton décidé, en maintenant de sa main de fer le poignet du chef, qui se démenait comme un possédé. Si tu le tentes encore, tu auras affaire à moi, et je t'amènerai devant le tribunal du grand chef. Réfléchis un peu: ce n'est pas toi qui as le commandement suprême. Tout ce que tu dois faire, c'est de conduire ces jeunes filles devant Little Horse qui prononcera sur leur sort... Tu n'es pas le seul, parmi les guerriers, qui ait envie d'avoir ces jeunes filles pour squaws... D'autres y prétendent, moi, par exemple! Pour nous mettre d'accord, Little Horse décidera.

Muet de rage, le chef regardait l'homme qui osait ainsi lui tenir tête. Il dit enfin, en grinçant des dents:

— Little Horse n'est pas ici... Black Wolf est le chef de cette bande de guerriers!

— Bah! Black Wolf n'a pas été le plus vaillant dans la bataille, dit le défenseur de Lily avec un rire de mépris qui cingla le chef comme un coup de cravache.

La peau rouge du chef devint blême.

— Qu'oses-tu dire? balbutia-t-il, furieux.

— La vérité!... N'est-ce pas moi qui ai conduit les guerriers à l'attaque des chariots? Si je ne m'étais pas trouvé là, nous n'aurions pas conquis un seul scalpe; nous n'aurions pas enlevé les filles... Tu aurais honteusement échoué dans ta tentative, Loup Noir de la Prairie; l'éclaireur blanc serait arrivé avec ses hommes, et vous auriez tous été tués ou faits prisonniers!

Le chef tremblait de rage et cherchait à dégager de vive force sa main prisonnière, pour répondre par un bon coup de hache aux paroles hardies de ce Sioux aux yeux bleus. Mais l'autre tenait bon.

Ce dialogue avait eu lieu en langue sioux, et les voies de fait qui l'avaient précédé n'avaient duré que quelques minutes. Mais quelques guerriers s'en étaient déjà aperçus.

Deux vieux Sioux intervinrent et séparèrent de force les querelleurs. Ils leur représentèrent qu'au moment où les ennemis les serraient de près, il était coupable à eux de donner l'exemple de la désunion.

Black Wolf, tout en grondant et en jurant comme son homonyme le loup, quand on l'écarte de sa proie, fut le premier à céder. Il était aussi rusé que cruel et méchant, et il savait bien qu'en prolongeant une querelle de cette nature, il manquait gravement à l'une des lois fondamentales de sa nation, manquement qui pouvait lui faire perdre son rang de chef et peut-être même la vie. Mais il ne renonçait pas pour cela à sa rancune; il se promettait bien, une fois arrivé au village, de solliciter et d'obtenir du vieux chef Little Horse, dont il était le favori, la permission de se mesurer avec son adversaire en combat singulier.

Le chef au visage vermillonné s'était calmé également. Avec un haussement d'épaules dédaigneux, il se détourna de Black Wolf et regagna la place qu'il occupait précédemment auprès de la petite Rose, la sœur cadette.

Le jeune guerrier qui l'avait remplacé au moment de sa dispute, avec Black Wolf lui rendit sans mot dire le bout du lasso avec lequel on menait en laisse le cheval de la jeune prisonnière.

Black Wolf marchait à quelques pas derrière Lily et dévorait littéralement de ses regards la gracieuse jeune fille.

Lily avait saisi quelques mots du dialogue rapidement échangé entre les deux hommes. Le ton et l'attitude de celui qui avait pris son parti l'avaient vivement frappée. Ce n'étaient pas là les manières d'un Peau-Rouge. Aussi regarda-t-elle plus attentivement l'homme, qui avait repris sa place à côté de Rose, et elle se convainquit que ses soupçons étaient fondés.

Sûrement, malgré sa coiffure de plumes, ses braies de cuir, ses mocassins et la peinture de guerre qui empâtait sa physionomie, ce guerrier aux yeux d'azur ne pouvait être un Indien. Tout en lui révélait l'homme blanc... Mais alors ce ne pouvait être qu'un renégat, un de ces êtres vils et dégradés, dont son père lui avait inculqué la haine et le mépris, et qu'elle mettait encore au-dessous des Peaux-Rouges ennemis!

La première fois qu'il tourna les yeux vers elle, il vit qu'elle avait deviné son secret. Il fit un mouvement comme pour aller lui parler, mais il se ravi-

sa brusquement. Seulement, lorsqu'il fut sûr de n'être observé par aucun des hommes de l'escorte, il tourna vers Lily un regard suppliant et un peu honteux, en posant un doigt sur ses lèvres comme pour l'exhorter au silence et à la prudence.

La jeune fille eut la force et la présence d'esprit de ne révéler sa surprise ni par un mot ni par un geste.

Pendant la route, le renégat sut amener son cheval à côté de celui de Lily, d'autant plus facilement que Black Wolf avait pris les devants pour explorer le pays du haut d'une colline et voir si l'on n'était pas poursuivi.

— Ne faites pas attention à moi ! chuchota-t-il en anglais près de l'oreille de la jeune fille. Ne me parlez pas ! Je tâcherai de m'approcher de vous à la prochaine halte, lorsque nous ferons boire les poneys au fleuve.

Le Message de Lily.

Lorsque sa première stupeur fut un peu dissipée, Lily se mit à réfléchir.

Cet homme aux yeux bleus, dans lequel elle avait reconnu un Blanc malgré son déguisement, venait de lui sauver la vie. Il avait détourné la hache que le brutal Loup Noir n'aurait pas manqué, dans sa fureur, de laisser retomber sur sa tête.

Lily en ressentait pour lui une profonde reconnaissance ; elle se souvenait avec admiration du ton énergique et décidé qu'il avait pris pour parler au farouche Indien.

Cependant le faux Peau-Rouge était un renégat, c'est-à-dire, aux yeux de la jeune fille, un être infiniment plus dangereux et plus méprisable que les Sioux auxquels il était allié...

Que faire ? que décider ?

Evidemment elle ne pouvait qu'attendre les événements, puisqu'elle était dans l'impuissance d'agir par elle-même.

Si seulement elle parvenait à avoir les mains libres, elle pourrait tenter, en trompant la surveillance des Peaux-Rouges, d'écrire un message qu'elle laisserait sur le chemin, et que trouveraient les hommes blancs lancés sur ses traces pour sa délivrance !

Mais comment écrirait-elle, même si on lui donnait les mains ? Elle n'avait ni plume, ni crayon, ni papier.

A force de tourner et de retourner cette idée dans sa tête, elle finit par trouver une solution et faillit laisser échapper un cri de joie, la pauvre enfant, comme si elle était déjà passée du projet à l'exécution !

Voilà ce qu'elle ferait !... Elle écrirait avec son sang sur son fin mouchoir de batiste et le jetterait derrière elle sur les buissons.

Mais le sentiment de la réalité lui revint presque aussitôt, et elle baissa la tête avec désespoir. Son plan était impraticable, du moins tant qu'elle aurait les mains liées, et qu'elle serait surveillée par ses farouches gardiens.

Black Wolf ne tarda pas à ordonner la halte. On était alors sur les bords de la rivière que Buffalo Bill atteignit quelques heures plus tard, et où il fut si surpris de voir des empreintes de femmes.

Les deux jeunes filles furent conduites jusqu'au bord de la rivière ; là, le renégat les aida à descendre de cheval, car elles avaient toujours les mains liées derrière le dos. Les Sioux, qui auraient bien laissé, jusqu'au terme de leur course, les « squaws » sur le dos de leurs poneys, s'amuserent beaucoup de la galanterie du Blanc ; mais ils ne s'y opposèrent en aucune façon. Ils semblaient tenir le renégat en une haute estime, estime qui n'avait fait que s'accroître depuis que celui-ci avait osé tenir tête au farouche et redouté Black Wolf.

Tandis que les Peaux-Rouges abreuyaient leurs chevaux ou se reposaient, allongés sur le sol, Black Wolf s'était encore éloigné au galop, pour voir, du haut d'une éminence située à un quart de mille environ, si d'autres bandes de Sioux n'étaient pas à proximité, et si les Blancs qui le poursuivaient s'étaient rapprochés.

Le renégat profita de l'absence du chef pour se rendre auprès de l'un des vieux guerriers qui étaient intervenus dans sa querelle avec Black Wolf. Il représenta au Peau-Rouge que l'on ne pouvait faire autrement que de délier les mains des deux sœurs, afin qu'elles pussent boire et manger.

Le vieux guerrier haussa les épaules, déclarant que cela lui était tout à fait indifférent, et que le renégat pouvait agir comme bon lui semblerait.

Aucun des autres Sioux ne fit la moindre observation, lorsque celui-ci défit les liens qui enserraient les poignets des prisonnières. Ils se contentèrent de ricaner de plate belle,

Les deux sœurs trempèrent dans l'eau leurs mains douloureuses, enflées par la compression des cordes, et burent à longs traits. Puis Lily, tournant le dos aux Peaux-Rouges, se mit courageusement à exécuter son projet.

Tirant de sa poche son mouchoir de fine batiste, elle feignit de s'en essuyer les mains. Elle avait déjà ramassé dans le lit de la rivière un caillou tranchant dont elle se servit pour déchirer sa peau délicate, jusqu'à ce que le sang jaillit.

Puis elle cassa à l'un des saules qui bordaient la rivière une petite baguette, avec laquelle elle écrivit tant bien que mal sur la blanche étoffe :

« Hâtez-vous, — Montagnes Noires, — Jusqu'ici, saines et sauvées. »

En entendant derrière elle un pas léger, elle cacha le mouchoir dans sa poche.

Ce n'était pas là qu'elle voulait le laisser tomber. En véritable enfant de la frontière, élevée au milieu des dangers sans nombre du Far-West, connaissant le pays et ses accidents de terrain, elle savait que le sol deviendrait de plus en plus dur et pierveux, à mesure qu'on approcherait des montagnes.

C'était là que ses défenseurs perdraient le plus aisément la piste, là aussi que son message leur apporterait l'indice le plus précieux. Seulement, pour cela, il fallait qu'on lui laissât les mains libres, et qu'elle pût laisser tomber son mouchoir sans être aperçue.

Elle se retourna en entendant les pas se rapprocher et vit le renégat. Il s'avancait vers elle à pas de loup, et, malgré le badigeonnage qui couvrait ses traits, Lily distingua un sourire narquois sur ses lèvres, comme s'il eût deviné ce qu'elle venait de faire.

En tout cas, il n'en dit rien. Il demanda simplement à Lily, en sioux, si elle et sa sœur avaient mangé.

Lily répondit, dans le même idiome, que personne ne leur avait rien donné, et qu'elles avaient seulement étanché leur soif.

Le renégat prit alors dans sa gibecière du pain et de la viande de cerf, et les tendit à Lily pour elle et sa sœur.

Puis, s'approchant encore de la jeune fille et se penchant sur elle si près que leurs deux têtes se touchaient, il lui murmura, dans un anglais pur qui trahissait l'homme de bonne éducation :

— Ne désespérez pas, Miss, et ayez confiance en moi. Je ne suis qu'un renégat, et je sais que vous avez appris à mépriser les gens de ma sorte... Mais je vous assure que je suis resté un honnête homme. Vous me rappelez ma sœur unique et ten-

drement chérie, morte depuis de longues années... De toutes mes forces, de toute mon adresse, j'essaierai de vous délivrer de ces Sioux... Ayez seulement un peu de patience !

Les yeux de la jeune fille brillèrent de joie. — Me promettez-vous, dit-elle, me promettez-vous, sur votre honneur, de nous ramener à nos amis, ma sœur et moi ?

— Oui certes... Mais ne parlez pas si fort, je vous en prie. On commence déjà à nous regarder.

Il la quitta brusquement et rejoignit un groupe de Sioux accroupis à terre, en train de dévorer à belles dents leur repas.

— La squaw blanche prétend que la viande que je lui ai donnée est dure et coriace, dit-il d'un air dégagé. Elle me paraît une péronnelle ridiculement exigeante et gâtée. Il faudra bien qu'elle s'habitue à manger la nourriture des Peaux-Rouges, et même à la préparer, quand elle sera la squaw de l'un de nous, dans un wigwam.

Un seul parmi les Sioux accueillit cette déclaration d'un sourire cruel. Les autres ne semblèrent même pas l'entendre. Ils se souciaient peu d'une squaw, blanche, destinée à l'un des chefs ! Leur repas les intéressait infiniment plus, et ils étaient autrement préoccupés de savoir s'ils pourraient échapper aux Blancs qui les poursuivaient !... Les éclaireurs et les soldats de l'Union leur avaient à maintes reprises infligé de si magistrales corrections, qu'ils ressentait à leur endroit une crainte non dissimulée.

Black Wolf revenait de sa reconnaissance. Il donna l'ordre de remonter en selle. Lui-même, prenant la tête de la troupe, partit à une allure plus rapide.

Il était si sombre et si préoccupé qu'il ne pensa pas à jeter un regard sur les prisonnières et ne s'aperçut pas que leurs mains étaient déliées.

Aucun des Sioux ne se donna la peine d'attirer l'attention du chef sur ce détail. A quoi bon, d'ailleurs ? Des jeunes filles étaient maintenues sur leurs selles par des lasso, et parfaitement incapables de fuir.

On franchit, à un galop effréné, un espace de plusieurs milles.

La nuit commençait à tomber lorsque Black Wolf ordonna une seconde halte.

Le chef divisa ses hommes en plusieurs petites troupes, et leur commanda de se disperser dans différentes directions. Il leur indiqua un lieu de rendez-vous connu d'eux tous.

Alors on agita la question de savoir qui escorterait les deux jeunes filles. Plusieurs parmi les guer-

riers offrirent de s'en charger, mais ceux qui insistèrent le plus furent Loup Noir et le renégat.

Ni l'un ni l'autre ne voulait céder, et, comme il y avait visiblement de la haine entre eux, il est probable qu'ils en seraient venus sérieusement aux mains, si les vieux guerriers n'avaient mis le holà et partagé le différend en décidant que tous les deux escorteraient les prisonnières jusqu'au village où commandait le chef fameux sous le nom anglais de Little Horse, qui veut dire Petit Cheval.

Les deux rivaux consentirent en maugréant. Ils choisirent dix guerriers peaux-rouges pour les accompagner, et continuèrent leur route, ayant au milieu d'eux Rose et Lily, qui ne savaient trop si elles devaient se réjouir ou pleurer d'avoir le renégat pour un de leurs gardiens.

Lily ne perdait pas de vue son projet. Elle saisit la première occasion qui s'offrit à elle de laisser tomber son mouchoir sur le chemin. Il faisait déjà nuit, personne ne la remarqua.

Elle avait bien calculé, et ce qu'elle avait prévu arriva. Quelques minutes après, le mouchoir était ramassé par Nick Wharton, qui, bien caché, avait assisté à la séparation des troupes sioux.

Le vieux trappeur déchira en plusieurs morceaux le délicat tissu, pour en faire des signaux à l'adresse du chef des éclairés.

Toute la nuit, les jeunes filles, tellement épuisées de fatigue qu'elles seraient tombées de leurs selles si elles n'y avaient été attachées, durent galoper à la suite de Black Wolf, dans des chemins ardues et presque impraticables.

Enfin, peu de temps avant l'aube, le chef arrêta son cheval sur le bord d'un étroit cours d'eau.

— Ugh! grogna-t-il. Les squaws aux visages pâles sont très fatiguées... Les mustangs sont épuisés aussi... Reposons-nous un peu; sinon nous ne pourrions pas continuer longtemps.

Lily et Rose, laissées libres de descendre de cheval, en profitèrent avec empressement. Elles se sentaient incapables de faire un mille de plus. Elles se jetèrent dans l'herbe épaisse de la Prairie, et une minute après, la nature faisait son œuvre: malgré les angoisses et les tristesses du moment présent, Rose et Lily dormaient à poings fermés, oubliant les Sioux et leurs wigwams.

Le renégat se tenait debout tout près d'elles, veillant sur leur sommeil.

Les Indiens de l'escorte se roulèrent dans leurs couvertures, s'étendirent par terre, et bientôt leurs ronflements indiquèrent qu'eux aussi étaient partis pour le pays des rêves.

Black Wolf, resté éveillé, s'était assis à peu de distance du renégat et lui jetait des regards chargés de haine et de colère. Il garda quelque temps le silence, puis demanda enfin de sa voix rauque et sans inflexions:

— Pourquoi ne te couches-tu pas pour dormir, comme les autres?

— C'est mon affaire! répondit durement le renégat. Je ne peux pas dormir... Et d'ailleurs un de nous deux doit veiller, car il se peut que les Visages-Pâles nous rattrapent d'un moment à l'autre.

— Ugh!... Tu n'es toi-même qu'un chien de Visage-Pâle! dit le chef d'un ton méprisant.

— Sans doute, je suis un Visage-Pâle! répondit le renégat, légèrement interloqué par la brusquerie de l'insulte. Mais j'ai un cœur de Sioux!

Le chef eut un ricanement dédaigneux.

— Les Visages-Pâles sont des menteurs, dit-il en faisant siffler ses mots à travers ses lèvres serrées. N'importe!... si tu veux veiller, je puis dormir. Aaaa! fit-il en baillant de toute sa mâchoire; Black Wolf est très fatigué. Réveille-nous un peu avant l'aube; nous n'aurons pas beaucoup de sommeil, mais il ne faut pas nous reposer longtemps avant d'avoir atteint les Montagnes Noires.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux du renégat lorsqu'il vit le chef étaler sa couverture sur le sol et se rouler dedans.

Bientôt après Black Wolf ronflait aussi fort que tous ses guerriers réunis.

Alors le renégat se glissa doucement près des jeunes filles et toucha Lily à l'épaule.

— Réveille-vous! murmura-t-il. Le moment est venu. Tous les Sioux dorment comme des marmottes. Réveillez votre sœur. Pendant ce temps-là, je sellerai les chevaux.

Fuite manquée.

Lily ouvrit les yeux et, devant le renégat penché sur elle, pâlit. Elle allait crier, si l'homme ne lui avait fortement appuyé la main sur la bouche, tout en lui répétant de se lever, de réveiller sa sœur et de ne rien craindre, parce qu'il allait les délivrer des Sioux. Enfin la jeune fille fit signe qu'elle avait compris.

Alors le renégat retira sa main et s'éloigna furtivement pour seller les chevaux qui devaient les emporter. Lily réveilla sa sœur en prenant les mêmes précautions que le renégat.

Quelques instants après, celui-ci revint et trouva les deux sœurs debout dans le clair de lune, l'attendant avec impatience.

— Venez, leur dit-il, et ne craignez rien de moi... Je ferai tout mon possible pour vous délivrer...

Sans crainte, Lily s'approcha, et il la mit enselle. Puis il agit de même pour Rose, qui tremblait bien un peu, mais qui avait tout de même moins peur du renégat que du farouche Black Wolf.

— Il faudra pousser vivement nos chevaux jusqu'à l'aube, dit le renégat, si nous voulons mettre une distance assez grande entre nous et les Peaux-Rouges... Nous prendrons, bien entendu, le chemin par lequel nous sommes venus... Nous tâcherons de trouver les éclaireurs pour qui vous avez fait tomber le mouchoir sur lequel vous aviez écrit avec votre sang...

Lily le regarda avec étonnement.

— Je croyais que vous ne m'aviez pas vue, dit-elle.

— Si, Mademoiselle, je vous ai vue, et admirée pour le courage que vous avez montré, ainsi entourée d'ennemis et d'espions, à accomplir une action devant laquelle bien des hommes eussent reculé. Mais je ne vous ai pas trahie... Vous voyez que vous pouvez vous fier à moi.

« Méfions-nous, reprit le renégat. Les Indiens ont le sommeil très léger. Il faut aller au pas jusqu'à ce que nous soyons sortis du camp.

Il n'avait pas fini de prononcer ces paroles, qu'une terrible émotion fit tressaillir les jeunes filles. Devant elles, l'un des dormeurs s'était levé, silencieux comme un spectre et brandissant son tomahawk dans sa main droite.

C'était Black Wolf. Le rusé chef avait seulement feint de dormir, pour mieux tromper son rival, qu'il soupçonnait précisément de vouloir favoriser la fuite des prisonnières.

Maintenant qu'il venait de prendre sur le fait son ennemi détesté, il n'avait plus à garder de ménagements. Tous les anciens de la tribu et Little Horse lui-même le féliciteraient d'avoir assouvi sur le renégat sa soif de vengeance, en le punissant d'une trahison odieuse.

Pendant quelques secondes, il resta immobile, contemplant, de ses yeux injectés de sang, le trio qui s'était instinctivement arrêté. Puis il poussa un effrayant cri de guerre, qui réveilla tous ses guerriers,

Le renégat poussa vivement sa monture vers Black Wolf, dans l'intention de le renverser. Mais le Peau-Rouge avait déjà lancé de toute sa force son tomahawk à la tête de son rival. Le renégat semblait perdu!... Heureusement il avait vu venir le coup. Il se pencha sur le cou de son cheval juste le temps d'éviter le tomahawk, puis, se relevant comme mû par un ressort, il asséna à Black Wolf un coup terrible de son poing fermé, qui atteignit le chef entre les deux yeux et le fit tomber dans l'herbe comme un taureau assommé.

— En avant! cria le renégat.

Et les poneys, lancés au galop, passèrent sur le corps du chef sioux.

Tout cela n'avait guère pris que quelques minutes. Mais les guerriers sioux s'étaient réveillés et avaient saisi leurs armes. Le cri de guerre du chef les avait frappés de terreur. Dans leur demi-sommeil, ils s'étaient imaginé que les Blancs envahissaient leur camp, et ils se voyaient déjà taillés en pièces.

On pense bien que le renégat ne s'arrêta pas pour leur expliquer ce qui s'était passé. Lâchant la bride à son cheval et suivi par les deux sœurs, il gagna le large au triple galop.

Les Sioux couraient de côté et d'autre, dans une frayeur et une confusion sans nom, cherchant à la fois leurs chevaux et l'ennemi blanc qu'ils croyaient tout proche.

Enfin l'un des guerriers aperçut les trois cavaliers fuyant au triple galop vers la Prairie et se détachant nettement dans la clarté de la pleine lune.

Au même moment, un autre Sioux trouvait dans l'herbe le corps du chef évanoui et maltraité... Le secret de la panique fut expliqué tout à coup, et les Sioux se mirent à pousser de furieux cris de vengeance et de mort contre les fugitifs. Ils sautèrent sur leurs poneys et commencèrent une poursuite enragée, excitant leurs chevaux par des « Whoop » sauvages, qui faisaient frémir les jeunes filles sur leurs selles.

— Plus vite! plus vite! leur disait leur protecteur. Ce n'est que par la vitesse que nous pouvons espérer nous sauver. S'ils nous rattrapent, nous sommes perdus!... Enfin, j'espère du moins avoir tué ce coquin de Black Wolf.

Lily et sa sœur entendaient avec effroi se rapprocher le galop des Peaux-Rouges. Elles rassemblaient tout leur courage et maintenaient leurs chevaux à une allure folle sur le sentier pierreux.

Malheureusement les bêtes montées par les fugitifs n'étaient pas des meilleures. Le renégat n'avait

pas eu le temps de les trier avec soin; il avait pris les premiers venus, pensant, d'ailleurs, que cela n'avait pas beaucoup d'importance, puisqu'il serait loin avant le réveil des Peaux-Rouges.

Il regrettait amèrement sa hâte et sa négligence. Mais il n'était plus temps d'y penser. La seule chose qui leur restât c'était de continuer à courir ventre à terre tant qu'ils pourraient. S'ils parvenaient à aller encore quelque temps, en conservant à peu près leur avance sur les Indiens, il y avait des chances pour que la poursuite fût abandonnée, lorsque les Sioux se trouveraient sur un terrain où ils étaient sûrs de rencontrer les éclaireurs et les soldats de l'Union.

La chasse à courre continua, folle, haletante, pendant près de trois milles.

Les Sioux gagnaient un peu de terrain, mais le renégat constata avec joie qu'ils étaient encore loin d'eux.

Mais un accident survint qui renversa ses espérances.

Le cheval de Rose mit le pied dans un trou creusé par un chien de Prairie. Il s'affaissa brusquement sur les deux genoux, et la malheureuse amazone, décrivant une courbe dans l'air, vint s'abattre sur le sol, où elle resta évanouie.

Le renégat arrêta son poney d'une brusque saccade, se pencha vers la jeune fille qu'il saisit par sa robe, l'attira à lui et la coucha en travers de sa selle. Puis il pressa de ses genoux les flancs de son cheval, lui demandant plus de vitesse encore.

Hélas! le mustang, fatigué, surchargé par le corps, pourtant si délicat et fluide de la petite Rose, n'avancait plus très vite, et le renégat, se retournant, vit avec une rage impuissante que les Sioux gagnaient à chaque instant du terrain.

— Allez en avant, dit-il à Lily, qui avait ralenti son allure. Galopez aussi vite que vous pourrez et tâchez de joindre les hommes qui sont en route pour vous délivrer. Il n'y a pas de raison pour que vous vous fassiez prendre avec nous. Vous nous retrouverez tout à l'heure.

La jeune fille secoua la tête et montra au renégat son joli visage énergique.

— Non! dit-elle. Je n'abandonnerai pas ma sœur, ni vous non plus, Monsieur!

— Mais sauvez-vous donc! criait l'homme avec angoisse, car il entendait plus distinctement le galop des Sioux. Je vous assure qu'il n'arrivera aucun mal à votre sœur... Les Sioux ne songent pas à la tuer... Allez à la rencontre des éclaireurs, et pressez-les; ils arriveront à temps pour la délivrer!

— Et vous, Monsieur, que deviendrez-vous?

— Moi?... qu'importe?... je vais au-devant du sort que j'ai mérité, et il ne faut pas vous préoccuper de moi, Miss. Je ne tiens plus à la vie, je l'ai trop mal employée!... Mais ils ne m'auront pas vivant, croyez-en ma parole!... Je tuerai autant de ces coquins que je le pourrai, et le reste... eh bien, ma foi!... le reste me tuera!

Lily frissonna.

— Non, non, je ne puis, je ne dois pas vous quitter! s'écria-t-elle. Je n'ai pas besoin de courir au-devant des éclaireurs... Ils savent que nous sommes prisonnières, ils se hâtent autant qu'ils le peuvent.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit le renégat, la voix rauque. Voilà déjà les Sioux!... Ils nous rattrapent! Je vous en prie, Miss, fuyez! il est encore temps...

— Je reste, dit Lily.

Les cavaliers sioux sortirent de l'ombre. Ils galopèrent avec ardeur en poussant des cris sinistres. Lorsqu'ils virent leurs victimes à une si petite distance devant eux, leurs hurlements de joie devinrent effrayants.

L'homme blanc, — car nous n'appellerons plus renégat celui qui se dévouait ainsi au salut des jeunes filles, — l'homme blanc fit tourner bride à son cheval, et, le revolver au poing, s'apprêta à la suprême défense. Il avait eu soin auparavant de déposer doucement dans l'herbe le corps inanimé de Rose, espérant le protéger ainsi contre les balles des ennemis.

Lily aussi avait fait tourner son cheval. Elle s'arrêta à quelques pas du Blanc, réduite à regarder le combat et à prier pour son défenseur, car elle n'avait aucune arme, ni carabine, ni revolver, pas même un couteau de chasse!

Les Indiens accouraient en poussant leurs terribles «Whoop». Ils se jetèrent impétueusement sur leur ancien camarade, devenu leur pire ennemi.

Celui-ci, aussi calme que s'il se fût agi de tirer à la cible, visa à la tête le premier agresseur et l'abattit raide mort. Le sauvage tomba de sa selle et roula sur le sol.

Encore et encore, les coups de revolver se succédèrent, portant presque tous. Quatre des Indiens furent tués et un cinquième grièvement blessé avant qu'ils eussent pu s'approcher assez pour une lutte corps à corps.

Mais de leur côté, ils avaient, tout en courant, fait feu sur leur adversaire et l'avaient blessé mortellement. La poitrine traversée par une balle, l'é-

paule gauche brisée, il savait qu'il ne tarderait pas à mourir. Il n'en combattit pas moins jusqu'au bout avec le courage du désespoir contre les autres Peaux-Rouges qui arrivaient sur lui comme des loups enragés.

Il lança avec force son revolver, vide et inutile désormais, à la tête du premier assaillant, puis saisit son tomahawk, dont il avait appris à se servir dans la perfection, depuis le temps qu'il vivait parmi les Peaux-Rouges.

Le Sioux qui avait reçu le revolver dans la figure tomba de cheval et demeura à moitié étourdi.

Un autre, venant immédiatement après, leva sa carabine pour donner un coup de crosse au Blanc. Mais il manqua son coup, et ce fut sa perte, car au même moment la hache, tournoyant dans la main du blessé, retomba avec force sur le crâne du Peau-Rouge et le lui brisa.

Cependant le combat était devenu par trop inégal. Épuisé par la perte de son sang, vacillant sur sa selle comme un homme ivre, le courageux défenseur devint la proie des Peaux-Rouges qui restaient.

Comme des chiens qui s'acharnaient sur un noble cerf, les sauvages sautèrent sur lui et le tirèrent à bas de son cheval. Le vaillant garçon semblait prêt à exhaler son dernier soupir. Mais, hélas ! il vivait assez pour souffrir encore... Les monstres le scalpèrent et abandonnèrent son corps sur l'herbe de la Prairie.

Lily, pétrifiée d'horreur, avait assisté impuissante à ce combat qui n'avait duré que quelques minutes. Il ne lui était plus possible de fuir, mais elle n'y songeait pas.

À ce moment, un des Sioux l'aperçut. Avec un cri de triomphe, il bondit vers elle, l'enleva de sa selle et la jeta toute pantelante en travers de son cheval, devant lui.

Un autre découvrit le corps de la pauvre Rose, que son évanouissement prolongé avait heureusement préservée de ce spectacle épouvantable. Il la prit aussi et la jeta de même sur la selle de son cheval, en riant de ce rire brutal et rauque particulier aux Indiens, et qui ressemble au miaulement d'un tigre en colère.

Puis ils rattrapèrent les poneys que les malheureux Blancs montaient dans leur fuite désespérée, et retournèrent au camp où ils avaient laissé leur chef sans connaissance.

Peu de temps après leur départ, l'homme blanc trouva les yeux.

— Dieu ! murmura-t-il faiblement, tandis que l'atroce douleur de ses blessures le faisait se tordre

sur le sol ; Dieu ! fais que je vive seulement jusqu'à l'arrivée des éclaireurs !... Que je puisse leur dire ce que sont devenues... les jeunes filles... Et puis... je verrai venir la mort... avec joie !

Mort pour Autrui.

Quelques heures plus tard, Buffalo Bill et ses compagnons parurent sur le théâtre de ce combat nocturne.

Ils venaient de rencontrer Nick Wharton et les deux hommes qui l'accompagnaient.

Les trois éclaireurs avaient pris leur place de marche, en avant des soldats et des guerriers nez-perçés.

À la vue des cadavres qui attestaient la lutte sanglante de la nuit, ils s'arrêtèrent surpris.

— On en avalerait des serpents à sonnettes !... s'écria tout à coup le vieux Nick, en colère. Pourquoi ne sommes-nous pas arrivés plus tôt ? Les jeunes filles étaient parvenues à s'échapper. Je parie que les diables rouges les ont poursuivies et rattrapées !

— Il n'est pourtant pas possible qu'elles aient tué tous ces Sioux ! objecta Wild Bill en hochant la tête.

— Non, tu as raison, répondit le maître éclaireur. Il faut qu'un homme les ait accompagnées dans leur fuite... Ce devait être un homme vaillant, pour avoir tué si élégamment cette demi-douzaine de coquins... Les Sioux étaient pressés de s'en retourner. S'ils n'avaient pas eu hâte de fuir, ils n'auraient pas abandonné les cadavres de leurs frères...

Buffalo Bill descendit de cheval et se mit à étudier attentivement les empreintes sur le terrain piétiné.

— Regardez ! s'écria-t-il tout à coup. Les Peaux-Rouges ont rattrapé les fugitifs. Le protecteur des jeunes filles a fait tourner son cheval pour faire face aux coquins et les affronter tout seul... A-t-il été tué ? Son corps n'est pas parmi les cadavres... Peut-être les Peaux-Rouges les ont-ils emmenés tous les trois... À cheval, mes amis ! Au galop pour rattraper la bande...

Ils n'ont pas pu aller très loin; il n'y a pas longtemps que le combat a eu lieu.

Running Water arrivait à son tour. Il ne fut pas peu surpris à la vue des cadavres de ses ennemis, jonchant le sol.

— Eh bien, Running Water, voilà une riche moisson de scalpes sioux! lui cria de loin Wild Bill.

Mais le Nez-Percé secoua la tête et fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Running Water ne prend que les scalpes des ennemis qu'il a tués de sa main! dit-il d'une voix sévère. Mon frère blanc devrait le savoir! Que les coyotes et les vautours se repaissent des cadavres de ces chiens!

Pendant ce temps, les guerriers nez-perçés étaient aussi arrivés sur le champ de bataille. Ils montrèrent la même surprise que leur chef; mais à plus d'un, l'eau vint à la bouche à la vue des nombreux scalpes sioux qui auraient été si faciles à prendre. Seulement ils connaissaient trop bien l'opinion de leur vieux chef, et le respectaient trop pour oser en sa présence faire la moindre tentative sur le crâne d'ennemis qu'ils n'avaient pas vaincus.

— Allons, en avant! répéta le maître éclaircur. La piste ne sera pas difficile à suivre.

Il allait rendre la main à son cheval, lorsque son oreille fut tout à coup frappée par un gémissement sourd, qui semblait sortir d'un buisson voisin.

Aussitôt il sauta de sa selle et courut vers le fourré.

Là, enfoncé dans la terre couverte de mousse, il vit le corps d'un homme badigeonné et paré de plumes. Au premier coup d'œil, il le prit pour un Indien.

Le chef des éclaireurs, aidé de Wild Bill, releva le malheureux et le coucha plus commodément, avec des précautions infinies, sur l'herbe de la Prairie, fraîche de la rosée du matin.

L'infortuné présentait un aspect terrifiant. Le sang se caillait sur sa tête scalpée, et de nombreuses et atroces blessures baignaient sur son torse nu.

Buffalo Bill regardait fixement ce pauvre débris de ce qui avait été un homme vaillant.

— Par Dieu! s'écria-t-il brusquement, ce n'est pas un Indien! Ce doit être le renégat dont nous avons relevé les empreintes au bord de la rivière.

Le malheureux agonisait. Le maître éclaircur, soulevant avec précaution la tête sanglante, introduisit dans la bouche de l'inconnu quelques gouttes de whisky. La pâleur des joues se colora légèrement, les paupières se soulevèrent sur le regard vitreux, et le blessé dirigea ses yeux vagues sur la figure in-

telligente et affectueuse de Buffalo Bill, penchée vers lui.

— Qui êtes-vous? demanda l'éclaireur.

— Je suis tout ce qui reste de Charles Wainright, jadis capitaine dans l'armée britannique! murmura le mourant. J'ai été cassé... peu importe la cause!... et je suis tombé plus bas, toujours plus bas, jusqu'à devenir le renégat, le compagnon des Sioux... Mais ne vous inquiétez pas de moi... J'aurai bientôt fini de souffrir! Courez après les jeunes filles... J'ai fait ce que j'ai pu pour les sauver... Les Peaux-Rouges nous ont poursuivis et rattrapés... J'ai réglé leur compte à quelques-uns... Mais j'étais seul, et ils ont fini par être les plus forts... Allez vite; laissez-moi mourir ici... comme un chien que je suis... Ils ont pris le premier défilé des Montagnes Noires... Le premier en suivant d'ici la direction de l'est... Serez-vous les retrouver?

Le maître éclaircur fit un signe de tête affirmatif.

— Si vous deviez perdre la piste... rendez-vous tout droit au défilé... et là... vous attendrez... Vous avez des chevaux de réserve... Il vous est facile de les rattraper... ou même de les devancer... Leurs poneys n'en peuvent plus... Ils ont dû courir après nous toute la nuit dernière...

Wainright s'arrêta suffoqué, cherchant péniblement à reprendre haleine. L'effort qu'il devait faire pour parler excédait la vie qui restait en lui.

Cody réussit à lui faire prendre encore un peu d'eau-de-vie, et il se ranima quelque peu.

— Sauvez les jeunes filles, dit-il d'une voix haletante, et dites-leur... que ma dernière pensée... a été... pour elles... J'ai perdu ma vie dans le vice... mais j'ai essayé de mourir... en officier... et en galant homme... Oh! c'est dur tout de même... de comparaître devant le tribunal... du Très-Haut... avec le fardeau de péchés qui m'accable... J'ai toujours essayé... de sortir de la boue... Mais le démon... qui est en moi... ah!...

Sa tête retomba sur la poitrine de l'éclaireur, avec un soupir qui ressemblait à un râle, et tous le crurent mort.

La vie revint cependant dans ce corps épuisé.

— Vous avez été bon pour les jeunes filles! dit Buffalo Bill en voyant se rouvrir les yeux bleus de l'étranger.

— Oui... mais cela... ne signifie rien... Un brigand même... ne pourrait être grossier avec elles!... Il n'y a qu'un Peau-Rouge... qui en soit capable... L'une d'elles... l'aînée... me rappelait ma sœur... ma

sœur morte...Méfiez-vous du chef!... Il veut faire sa squaw de cette douce enfant...et il emploiera la violence s'il le faut...Tuez-le, si vous le rencontrez; abattez-le comme un chien enragé... Il s'appelle... Black Wolf!

— Je le tuerai! promit Buffalo Bill en fixant son regard sur les prunelles vitreuses du renégat,

— Sauvez...les...jeunes filles!...

Le maître éclaireur, très ému, coucha doucement sur l'herbe le corps dont l'âme venait de s'échapper.

— Un homme qui a sacrifié sa vie pour sauver une jeune fille étrangère, parce qu'elle ressemblait à sa sœur, ne peut avoir été foncièrement mauvais! dit-il presque à voix basse, comme s'il eût craint de troubler l'éternel sommeil du faux Indien. Al-lons, camarades, nous allons l'ensevelir. Nous ne pouvons pas laisser manger son corps par les coyotes, comme ceux de ces coquins rouges!

Les deux éclaireurs, qui avaient assisté à la confession et à la mort du renégat, consentirent volontiers à la proposition de Buffalo Bill.

Au moment où les trois hommes achevaient de creuser la fosse, le sergent arrivait avec son détachement.

— Bon! fit-il avec mépris, c'est beaucoup trop d'honneur pour un renégat et pour un meurtrier!

Le maître éclaireur se redressa et jeta au sergent un regard de reproche.

— Sergent, dit-il, cet homme est mort parce qu'il a voulu préserver deux jeunes filles d'un sort terrible. Il peut avoir péché pendant sa vie; mais ici nous n'avons qu'à nous occuper de sa bonne action.

Le sergent, baissant la tête, n'osa plus prononcer un mot, et il s'empressa d'aider les trois éclaireurs à ensevelir le malheureux Wainright. On enterra le renégat sous un sapin, et aujourd'hui encore, sur les confins des Montagnes Noires, le voyageur peut voir une tombe, une simple dalle que Buffalo Bill y a fait poser, et sur laquelle se lit l'inscription suivante;

«Ci-gît Charles Wainright;
«Il mourut pour autrui.»

La Délivrance.

Les Sioux survivants étaient au plus vite retournés à leur campement, avec les deux jeunes filles qu'ils avaient réussi à ressaisir. Ils retrouvèrent là leur chef Black Wolf, à peu près remis du terrible coup de poing de Charles Wainright et se préparant à remonter sur son mustang pour rejoindre ses guerriers.

Les yeux noirs et perçants du chef brillèrent d'une joie diabolique lorsqu'il vit revenir près de lui ses braves portant les deux jeunes filles en travers de leurs selles.

Il est vrai que plus de la moitié des guerriers était restée sur le lieu du combat, et cette considération assombrissait un instant son visage.

— Où sont nos autres frères? demanda-t-il à l'un des Sioux.

— Morts! répondit brièvement le Peau-Rouge.

— Et ce chien de Visage-Pâle?

Pour toute réponse, l'Indien sourit et éleva d'un geste de triomphe le scalpe tout dégouttant de sang qu'il avait conquis sur l'héroïque défenseur des jeunes filles.

Black Wolf poussa un cri de guerre où éclatait sa joie et sa haine satisfaite. Le prix exorbitant qu'avait coûté la conquête de ce scalpe, — six guerriers jeunes, vaillants et pleins de vie, — lui paraissait maintenant peu de chose. Il regrettait seulement de n'avoir pu de sa main prendre la chevelure du renégat pantelant, de n'avoir pu assouvir sa rancune en torturant son ennemi avec toute la cruauté dont il était capable.

Il donna l'ordre de se mettre en route sans retard. Il pensait avec raison que les Visages-Pâles lancés à la poursuite des assaillants du convoi ne devaient pas être loin, en supposant toutefois qu'ils fussent restés sur la bonne piste après la séparation des bandes de Sioux. Mais il fallait toujours se méfier lorsqu'on avait affaire à des éclaireurs, si bien dressés par Buffalo Bill, si fins, si adroits pour reconnaître la bonne voie entre mille!...

Qu'aurait pensé Black Wolf s'il avait su que le chef des éclaireurs lui-même était à la tête de la poursuite?

Les hommes et les chevaux étaient exténués. Le temps destiné à leur repos avait été employé à courir après les deux sœurs, et les poneys, déjà épuisés par la dure étape de la veille, avaient peine à se soutenir,



Il fallut encore une journée entière aux Peaux-Rouges pour atteindre les Montagnes Noires, à cause de la faiblesse et de la lenteur de leurs montures.

Black Wolf avait hâte d'arriver aux défilés, persuadé qu'une fois là, il pourrait se moquer de ses ennemis. Puis il espérait trouver le reste de sa bande réuni dans la passe que Wainright avait indiquée aux Blancs, et qui était le lieu du rendez-vous général.

Une fois massés dans un de ces couloirs étroits, les Peaux-Rouges pouvaient défilé les assaillants, et même les exterminer jusqu'au dernier.

Les poneys, frappés avec fureur, s'affolèrent, mais ne galopèrent plus que sous eux, comme on dit; quelques-uns même, complètement fourbus, tombaient pour ne plus se relever.

Vers la fin du jour, les Sioux purent apercevoir à peu de distance derrière eux la troupe ennemie, qui, dès lors, se rapprocha à chaque minute.

Le cœur de Lily se mit à battre à grand coups dans sa poitrine. L'espoir la ranimait encore une fois. Les Blancs arrivaient! Ils seraient peut-être là avant qu'on eût atteint les premiers défilés des Montagnes Noires, dont les contours se dessinaient nettement devant elle.

— Ugh! dit le chef en posant sa main rouge sur l'épaule de la petite Rose, qui frissonna toute à ce contact. Petite squaw au visage pâle est encore fatiguée?

Rose ne répondit pas. Elle était trop fatiguée, en effet, et surtout trop déprimée par la frayeur et le chagrin pour pouvoir proférer un mot.

Black Wolf ne s'intéressait guère à cette jeune fille, encore si près de l'enfance. Il eût ressenti seulement quelque plaisir, dans sa nature bestiale, à la faire mourir dans des tourments affreux.

Mais il avait, dès le premier regard, éprouvé une forte passion pour Lily, dont la beauté épanouie respirait la force et la santé.

Ce fut elle qui lui répondit.

— Nous ne sommes que des femmes, mais nous sommes capables de résistance. L'homme rouge est aussi fatigué que nous!

Le chef se mit à ricaner horriblement.

— Ugh! la squaw au visage pâle parle comme une pie de l'année!... Black Wolf est un grand chef, qui ne connaît pas la fatigue. Il y a des arbres là-bas, la squaw pourra s'y reposer!

— Je les vois.

— Bon, nous allons y camper, manger, boire, dormir, un peu seulement, pas longtemps...

— Pourquoi camper? dit Lily, dont le regard bravait le chef. Black Wolf n'en a pas besoin, puisqu'il n'est pas fatigué... Marchons plutôt toute la nuit!

Elle avait bien vu le regard de haine que le Peau-Rouge avait dirigé sur sa sœur, et craignait que, si l'on faisait halte, le misérable ne torturât la pauvre créature jusqu'à la mort.

— La squaw au visage pâle dit un gros mensonge, reprit le chef. Elle a peur de Black Wolf.

— Black Wolf ment lui-même comme un sorcier rouge... Je ne crains ni lui ni personne.

— Black Wolf est un grand guerrier. Il a conquis beaucoup de scalpes...

— Pourquoi ne m'assassinez-vous pas aussi, pour prendre le mien, grand lâche?

Le chef se mit à rire avec une expression hideuse.

— Vous êtes trop belle, dit-il; trop courageuse... Le Sioux ne vous tuera pas... Il vous emmènera avec lui, fera de vous sa squaw... Vous ferez la cuisine dans le wigwam, vous coudrez ses vêtements de peau... Vous sèmerez le blé...

— Jamais! répliqua Lily en secouant avec énergie ses boucles brunes. Avant que je devienne la squaw d'un Indien, vous mourrez de mille morts!

— Ugh! fit le Peau-Rouge avec dédain; misérable squaw au visage pâle ne peut tuer homme grand et puissant comme moi.

— Non, et je n'en ai pas envie. Mais je peux toujours me tuer, moi, et je vous jure que je le ferai plutôt que de vous céder.

— Oh! Lily, je t'en prie, ne l'excite pas davantage! gémit la pauvre Rose, qui voyait la colère convulser de plus en plus la figure du chef sous les paroles cinglantes de sa sœur.

A ce moment même, un des Peaux-Rouges, monté sur une petite éminence pour surveiller les environs, dégringola rapidement de son observatoire et vint dire au chef que la troupe de cavaliers blancs et de guerriers nez-perçés déjà signalés s'avancait en accélérant son allure, et qu'on n'était plus séparé d'elle que par une distance de trois milles à peine.

Cette fois, les sourcils de Black Wolf se froncèrent terriblement. Les Sioux avaient encore près de cinq milles à faire pour atteindre le défilé. Avec des chevaux à bout de force, ils risquaient d'être rejoints auparavant.

Le chef jeta sur les deux sœurs un regard qui les glaça jusqu'au fond de l'âme.

Lily se rappela avec horreur les détails que lui avait souvent donnés son père, Les Indiens ne tuent

pas volontiers les femmes ni surtout les jeunes filles, disait le vieux colon, parce qu'ils préfèrent les emmener et les faire servir dans leurs wigwams en qualité de squaws. Seulement, quand ils se savent poursuivis et sur le point d'être pris, ils aiment mieux massacrer leurs prisonnières que de les savoir délivrées par les Blancs.

— Rose, ma chère Rose, murmura la vaillante jeune fille en se penchant vers sa sœur désolée, tu peux faire ta dernière prière. L'heure de notre mort va bientôt sonner.

— Oh!... pourtant! bégaya l'enfant. Nos amis arrivent... Est-ce qu'ils ne vont pas nous délivrer?

— Si les Sioux voient qu'ils ne peuvent pas leur échapper, ils nous tueront, répondit Lily. Je suis sûre que nous allons mourir...

Rose poussa un affreux gémissement. Ce n'était qu'une enfant délicate et tendre, et peu faite pour la rude vie du Far-West.

Black Wolf, cependant, ne semblait pas s'occuper des deux sœurs. Il avait pris la conduite de sa petite troupe. Monté sur un excellent cheval, il avait vite devancé ses guerriers et ses prisonnières. Ce n'était pas du tout, au fond, le vaillant guerrier dont sa vantardise faisait un si brillant tableau. Il ne craignait rien tant que de perdre son scalpe, et, dans sa hâte à mettre à l'abri cette précieuse partie de son individu, il oubliait l'existence de ses prisonnières.

Buffalo Bill, sur son cheval couvert d'écume, galopait en avant des éclaireurs, des soldats et des guerriers nez-perçés. Il gagnait du terrain de minute en minute et se trouvait déjà presque à portée de fusil.

Lily entendait les pas précipités du mustang. Sûre de la mort, elle eut le courage de regarder derrière elle et vit avec admiration le Roi de la Prairie, campé, droit et fier comme un jeune dieu, sur un cheval qui semblait aussi vite et léger qu'un oiseau. Le visage grimaçant du guerrier sioux qui marchait à côté d'elle lui parut d'autant plus odieux. Le Peau-Rouge frappait son cheval sans pitié; soudain la bête se cabra, retomba lourdement sur ses quatre pieds, et roula sur le sol, inerte, foudroyée par un coup de sang. Le cavalier, furieux, se retourna vers Lily.

— La squaw au visage pâle va mourir aussi! criait-il.

Et, prenant sa carabine, il mit la jeune fille en joue et pressa la détente. Par cet instinct de la conservation, qui ne nous abandonne pas dans les moments les plus critiques, Lily se jeta sur le cou de

son cheval... La balle passa inoffensive à quelques poudres au-dessus de sa tête.

Au même instant, la carabine à répétition du maître éclaireur entra en jeu. Une détonation retentit; le sauvage battit l'air de ses bras, tourna sur lui-même et s'abattit la face contre terre. Il était mort.

Dès lors, les coups de feu se succédèrent rapidement. Les Peaux-Rouges essayèrent de résister, mais au bout de quelques minutes ils étaient tous abattus comme des chiens enragés, sauf Black Wolf, qui courait vers le défilé de toute la vitesse de son cheval, pendant que Running Water et ses guerriers étaient fort occupés à recueillir les scalpes de ses braves fusillés, et que Buffalo Bill et ses amis s'empresaient autour de Rose, évanouie, et de Lily, rayonnante de reconnaissance.

D'instinct, devinant un chef en Buffalo Bill, elle alla à lui et lui tendit la main.

— Merci d'être venu à notre secours, dit-elle, tout émue. Mais dites-moi, je vous en prie, qu'est devenu l'homme courageux qui a tenté de nous délivrer la nuit dernière? L'avez-vous rencontré sur votre chemin?

— Oui, Miss, répondit tristement Buffalo Bill. Il perdait son sang par plusieurs blessures dont toutes étaient mortelles, et il avait été scalpé par ces brutes rouges... Mais sa force de volonté l'a fait vivre jusqu'à ce qu'il ait pu nous dire où l'on vous emmenait... Il est mort entre mes bras, et sa dernière pensée a été pour vous... Il m'a chargé de vous le dire et d'ajouter qu'il était content d'avoir sacrifié pour vous sa misérable existence.

Lily pleurait à chaudes larmes.

— Le pauvre homme! dit-elle d'une voix entrecoupée. Il se peut qu'il ait fait bien du mal dans sa vie, mais c'était malgré tout un vaillant et noble cœur!... Je donnerais beaucoup pour le savoir encore vivant!

— Ne le souhaitez pas, Miss, dit Buffalo Bill avec une profonde émotion. Il est mort comme un enfant égaré qui appelle sa mère en pleurant... Il est mort plus heureux qu'il n'a jamais vécu!...

La Fuite de Black Wolf.

Lorsque le maître éclaircur vit que les deux jeunes filles s'étaient un peu remises de leurs émotions, il passa en revue le champ de bataille.

— Un seul s'est échappé, dit Wild Bill. Nous sommes des imbéciles, ma parole d'honneur, de n'avoir pas songé à le poursuivre, et le vieux Nick devrait en avaler tous les serpents à sonnettes de sa collection... On dirait que chacun de nous avait pour mission spéciale de laisser filer ce gaillard !

— C'est une négligence coupable ! dit Buffalo Bill, mécontent. Il fallait les avoir tous et régler son compte à ce chien comme nous l'avons réglé aux autres.

— Bien sûr ! grogna Wild Bill. Mais, au fond, cela n'a pas grande importance, puisque nous devons, de toute façon, visiter les Montagnes Noires et donner une frottée soignée au reste des Sioux !

— Tu as raison, répliqua le maître éclaircur. Il ne nous reste plus qu'à gagner au plus vite le défilé. Là, nous rencontrerons ou nous attendrons la bande complète des Peaux-Rouges... Alors nous remettrons forcément la main sur le coquin qui vient de nous fausser compagnie. Je voudrais bien savoir si ce n'est pas le fameux Black Wolf, le chef contre qui Wainright nous a tout spécialement mis en garde.

— Peut-être que l'une des jeunes filles pourra nous dire si Black Wolf se trouve parmi les morts ?

— A quoi penses-tu, Billy, dit l'éclaircur avec un accent de reproche. On ne peut demander à ces pauvres enfants de regarder encore les affreuses grimaces de ces scalps, elles qui ont déjà bien trop vu des Peaux-Rouges vivants !

— Eh bien, alors, demandons à Running Water ou à l'un de ses guerriers ! Ils connaissent peut-être le chef des Sioux.

— Bonne idée ! dit Buffalo Bill, qui fit signe au vieux chef nez-perché d'approcher.

Running Water s'arracha à la contemplation d'un scalpe sanglant qu'il tenait à la main, et vint aux deux hommes.

— Running Water connaît très bien le Loup Noir des Sioux, dit-il en réponse à la question de Buffalo Bill. C'est un homme grand qu'à le cœur tremblant d'une petite squaw, et qui n'est pas digne d'être un chef... Il n'est pas parmi les morts... C'est lui, le lâche, qui a pris la fuite sur son cheval rapide, pendant que les autres luttaien contre nous. Il est en ce moment dans les Montagnes Noires, et c'est là que nous devons le poursuivre si nous voulons le punir comme il le mérite !

— Si nous le trouvons, s'écria Buffalo Bill, je vous jure que sa dernière heure sera venue !

— Oui, on l'enverra chasser dans les Territoires des Bienheureux, ajouta Wild Bill.

— Lui ! cria Running Water, suffoqué d'indignation. Jamais ce chien rampant ne sera admis parmi les chasseurs du Grand Manitou. Là vont seulement les guerriers vaillants, et non des misérables qui prennent la fuite devant l'ennemi.

— Ma foi, Chef, interrompit Buffalo Bill, nous allons donner aux Sioux réfugiés dans la Montagne Noire l'occasion d'y entrer dans ces Territoires des Chasses éternelles. Croyez-vous qu'ils soient nombreux ?

— D'après le rapport de mes espions, dit le chef nez-perché, les Montagnes Noires sont pleines de bandes de Sioux. Black Wolf a dû donner rendez-vous à sa troupe dans un défilé, avant de la disperser. Il est possible, — mais je ne le crois pas, — qu'ils soient déjà réunis à l'heure qu'il est, car ils ont pu marcher vite, n'ayant plus de prisonnières à conduire. Ils sont en plus grand nombre que nous, certainement, et dans une position plus forte. Mais que nous importe ? Nous sommes à la chasse aux chevelures, et nous savons risquer notre vie pour conquérir des scalpes !

Les deux éclaircurs approuvèrent fortement les paroles du vieux chef et donnèrent à la troupe l'ordre d'avancer prudemment vers le défilé.

Buffalo Bill retourna auprès de Lily et lui expliqua ce qu'on allait entreprendre, lui proposant de la faire conduire avec sa sœur jusqu'au village des Nez-Perchés.

— Je vous remercie ! dit la jeune fille en secouant énergiquement la tête. Je suis trop heureuse de me retrouver avec des Blancs, et pour rien au monde je n'ai parmi des Peaux-Rouges, fussent-ils quatre fois nos alliés ! D'ailleurs, vous ne pouvez sans danger vous démunir d'un seul homme ; vous allez avoir un adversaire redoutable... Non, non, nous resterons avec vous, Rose et moi ! Je n'ai pas peur des balles ; Dieu nous a protégés jusqu'ici, il continuera. D'ailleurs, je vous promets, Mr. Cody, d'être très prudente et de me tenir toujours, ainsi que ma sœur, dans les endroits le moins exposés !

Buffalo Bill n'insista pas, et, quelques minutes plus tard, on partait pour la montagne. La nuit tombait lorsque la petite troupe atteignit le défilé.

— Nous ne pouvons pas nous risquer là ce soir, dit le maître éclaircur. Si les Sioux s'y trouvaient, nous serions pris comme des lapins dans un terrier. Attendons à demain.

On dressa le camp à deux cents mètres environ de l'entrée du défilé, sans prendre aucune précaution pour dissimuler sa présence. Les éclaireurs auraient été fort heureux d'être attaqués par les Sioux, qui leur auraient ainsi évité l'ennui d'aller les chercher dans la gorge.

Les soldats, les éclaireurs et les Peaux-Rouges furent bientôt plongés dans un profond sommeil. Seul, Buffalo Bill ne dormait pas. Roulé dans sa couverture, il regardait fixement la tente des jeunes filles, dressée à dix mètres de lui au milieu du camp. Un secret pressentiment lui disait que le danger n'était pas loin, et qu'il menaçait surtout ces deux frères existences. Or, les pressentiments de Buffalo Bill ne le trompaient jamais.

Après plusieurs heures de veille, son ouïe subtile, habituée aux différents bruits de la Prairie, perçut un frôlement léger, qu'il reconnut immédiatement pour celui d'un corps rampant dans les hautes herbes. Un bruit analogue suivait en arrière.

L'éclaireur comprit qu'il avait affaire à deux ennemis, et il souhaita ardemment que l'un des deux fût Black Wolf. Il se mit aux écoutes.

Les deux agresseurs rampaient toujours avec des précautions infinies, mettant parfois plus d'une minute à gagner un pouce. Buffalo Bill ne put s'empêcher d'admirer leur patience et leur adresse; ils avaient su traverser la ligne des sentinelles rapprochées les unes des autres, et qui ne se composait que de guerriers nez-perçés très expérimentés.

Soudain une forme noire jaillit de l'herbe et se dirigea à grandes enjambées vers la tente qui abritait les jeunes filles. Buffalo Bill bondit derrière le Sioux, tenant à la main son couteau de chasse tout grand ouvert. Il ne fallut qu'une seconde: la lame affilée perça le cœur du Sioux, qui s'affaissa sans pousser un cri.

Le second guerrier avait été témoin de la mort de son compagnon. Il brandit immédiatement son tomahawk, qui brilla au clair de la lune, et se jeta sur le grand éclaireur.

Celui-ci ne disposait plus d'aucune arme. Son couteau était enfoncé jusqu'à la garde dans le corps de son ennemi, et il ne pouvait le retirer à temps. Dans cette extrémité, il fit un bond de côté pour éviter le tomahawk, qui retomba dans le vide, puis, d'un coup de poing formidable, il brisa la mâchoire du Peau-Rouge et l'envoya râler à terre.

Le danger était passé. Buffalo Bill, furieux, interpella vertement les sentinelles et leur reprocha leur négligence, qui aurait pu avoir des suites si funes-

tes. Puis il fit allumer des torches pour examiner le visage des deux Peaux-Rouges.

Aucun des deux n'était Black Wolf.

Running Water, accouru au bruit, donna le coup de grâce au second Indien et déclara que Black Wolf était bien trop lâche pour se risquer lui-même dans une pareille expédition. Il avait su gagner deux de ses compagnons et les avait chargés d'enlever les squaws blanches.

— Bon, dit Buffalo Bill, cela prouve que Loup Noir a rencontré ses amis. Voilà un nouveau compte à son actif!... Il sera acquitté avec usure, aussi vrai que les guerriers rouges m'appellent Pac-has-ka!

La Fin de Black Wolf.

Le lendemain matin, avec la plus grande précaution, on s'avança vers le défilé.

On fut bientôt aux prises avec les guerriers sioux, dissimulés derrière les nombreuses roches éparses dans la gorge. Repoussés pied à pied par les Blancs, les survivants finirent par se réfugier sur une étroite corniche au flanc de la montagne: d'un côté, le rocher s'élevait à pic, inaccessible même aux chèvres, de l'autre, c'était un précipice profond de plus de mille pieds.

Les Indiens espéraient bien tuer leurs adversaires l'un après l'autre, à mesure qu'ils s'aventureraient sur le bord de cet abîme.

Mais ils compaient sans l'adresse et l'intrépidité de leurs ennemis.

Le premier qui tourna le rocher et apparut sur la corniche fut le maître éclaireur en personne, suivi de près par Wild Bill et le vieux Nick Wharton.

Le Roi de la Prairie se trouva inopinément nez à nez avec Black Wolf, qu'il reconnut immédiatement, sans l'avoir cependant jamais vu, à la description très détaillée que lui avait faite le vieux chef nez-percé.

Buffalo Bill avait à chaque main un revolver prêt à tirer. Tout à coup, pris d'une inspiration subite, il les remit dans sa ceinture et leva les mains.

— Approche, Black Wolf, misérable lâche; ravisseur de filles, cria-t-il au chef des Sioux. Les re-

volvers sont trop bons pour toi... Nous allons combattre rien qu'avec nos poings. Le vaincu sera précipité dans le gouffre.

Le Sioux entendait et comprenait fort bien les paroles qui lui étaient adressées. Mais il n'avait aucune envie de se mesurer de cette façon avec le redoutable Pae-has-ka, terreur des tribus indiennes. Il poussa son affreux cri de guerre, semblable au hurlement du loup dont il portait le nom, et se jeta sur son ennemi désarmé en brandissant son tomahawk.

Buffalo Bill, d'un mouvement adroit et gracieux en même temps, lui saisit les poignets et les serra avec une telle force que le sang jaillit sous les ongles de Black Wolf, qui hurla de douleur et tomba sur les genoux devant le scout.

Alors, par un mouvement si rapide que les assistants ne purent même pas s'en apercevoir, il lâcha les poignets de l'Indien, le saisit à bras-le-corps et le souleva comme il eût fait d'un enfant. Il le tint ainsi pendant une seconde suspendu au-dessus de l'abîme. Puis, d'une brusque détente de ses bras puissants, il le précipita.

Black Wolf heurta de la tête et des membres les parois dures et rugueuses du roc et arriva au fond, masse informe, sanglante et sans vie.

Ce spectacle frappa d'horreur les Sioux, qui n'étaient plus qu'une poignée. Ils se rendirent au grand Pae-has-ka, sauvant ainsi leurs scalpes, — au vif regret du chef nez-percé, qui accourait avec ses guerriers.

La victoire était complète; néanmoins la position de la petite troupe restait fort critique.

Little Horse, le grand chef des Sioux, avait détaché la hache de guerre contre les Visages-Pâles détectés, et avait même eu l'impudence moqueuse d'en avertir le général Sheridan. Les Montagnes Noires, comme l'avait dit Running Water, étaient pleines de bandes insurgées contre l'autorité des Blancs. Buffalo Bill et ses fidèles compagnons pouvaient d'un moment à l'autre être signalés et attaqués par des forces nombreuses.

Ce fut à grand-peine que le maître éclaireur parvint à ramener au fort Larned sa petite troupe et les deux jeunes filles arrachées aux Peaux-Rouges.

Au cours du trajet, il eut plusieurs escarmouches avec les Sioux, au cours desquelles il eut le regret de perdre deux de ses fidèles compagnons.

Réunis pour la Vie.

Lily et Rose furent reçues au fort de la façon la plus aimable par le général Sheridan, et les officiers rivalisèrent de zèle pour leur rendre la vie aussi agréable que possible.

Parmi eux se distingua un jeune et brillant lieutenant nommé Almers. Il s'empressait autour des deux sœurs et ne savait qu'inventer pour les distraire.

Les beaux yeux de Lily avaient fait sur lui une profonde impression. Dans ses heures de liberté, il accompagnait la jeune amazone, — Lily montait comme une véritable fille des frontières, — en de grandes courses à travers la Prairie. Souvent ils restaient loin du fort des après-midis entières.

Personne ne fut donc autrement inquiet de ne pas les voir revenir, un certain jour qu'ils avaient quitté le fort dès l'aurore. Cependant, lorsque le soir tomba sans que la sentinelle, placée au haut de la tour de guet, eût signalé l'arrivée des deux jeunes gens, Rose, fort tourmentée, se fit annoncer chez le général.

— Bonjour, Miss Rose! dit le vieux soldat en souriant avec plaisir devant les joues fraîches et les doux yeux bleus de sa favorite. En quoi puis-je vous être utile, ma chère enfant? J'espère que c'est une circonstance agréable qui vous amène chez moi?... Asseyez-vous donc, je vous prie!

— Hélas! mon Général, soupira Rose en prenant place sur la chaise qui lui était offerte, vous allez peut-être vous moquer de moi, mais j'ai un triste pressentiment, et, comme le colonel Cody, je crois que les pressentiments ne trompent pas. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose de fâcheux au lieutenant Almers et à ma sœur Lily. Ils sont partis ce matin du fort pour faire une promenade à cheval, et ils ne sont pas encore rentrés... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Il ne faut pas vous tourmenter pour cela, ma chère enfant, dit avec calme le vieux général. Le lieutenant Almers connaît les environs comme sa poche, et je suis persuadé qu'il rentrera au fort d'ici quelques heures avec votre chère sœur... Ils auront sans doute poussé plus loin que d'habitude, et c'est ce qui les a mis en retard... Mais il n'y a aucun danger, j'en suis bien sûr.

— Que Dieu vous entende! murmura la pauvre Rose, qui n'était qu'à moitié rassurée. Je mourrais de chagrin, s'il arrivait quelque chose à ma sœur.

Elle prit congé du bon général et retourna aux quartiers qui leur avaient été assignés à leur arrivée.

au fort, et qui se composaient de trois pièces spacieuses et bien meublées.

Inquiète malgré les affirmations optimistes du général, elle marchait fébrilement dans sa chambre, épiant chaque bruit, cherchant à deviner la rentrée de sa sœur dans le moindre mouvement qui se faisait au fort.

Mais les heures s'écoulaient sans ramener Lily, et Rose, énervée, sanglotante, ne put y tenir plus longtemps. Elle alla trouver l'officier de service et le supplia d'intercéder auprès du général Sheridan pour qu'il envoyât quelques cavaliers à la recherche des retardataires.

Elle était encore en train d'exposer à cet officier ses craintes et son chagrin, lorsque la sentinelle s'avança pour rendre les honneurs prescrits à un cavalier qui rentrait seul au fort.

Rose laissa échapper un cri de joie et se précipita au-devant de ce cavalier. C'était son grand ami, le colonel Cody, absent depuis quelques jours pour affaires de service. Avec lui, l'espérance revenait au cœur de la pauvre petite. Il lui semblait que, Buffalo Bill présent, le malheur qu'elle pressentait était à demi conjuré.

Le chef des éclaireurs avait sauté à bas de son cheval, surpris de voir Rosa à pareille heure et en telle compagnie.

— Oh! Colonel Cody, dit l'enfant d'une voix tremblante, vous revenez de traverser la Prairie... N'avez-vous pas rencontré Lily et le lieutenant Almers?

— Non, mon enfant, répondit l'éclaireur. Mais je ne pense pas qu'ils soient hors du fort à cette heure tardive!

— Ils ne sont pas rentrés depuis ce matin, dit Rose, qui respirait avec peine. Je suis inquiète et tourmentée. J'ai le pressentiment qu'il leur est arrivé malheur... Oh! soyez bon, vous qui nous avez déjà sauvées une fois!... Allez au-devant d'eux et ramenez-moi ma sœur!

Buffalo Bill fut ému. Il avait déjà passé trente-six heures à cheval, mais il n'hésita pas à repartir, pris, lui aussi, d'inquiétude.

Après avoir changé de cheval et fait un rapide repas, il se remit en campagne, accompagné des bénédictions de Rose.

— Je me demande, par exemple, où je vais repêcher le jeune couple, grommelait-il dans sa moustache en mettant son cheval au trot. Il faut me fier uniquement au hasard, car je ne puis pas retrouver une piste dans cette obscurité.

Il erra pendant une heure à travers les hautes herbes de la Prairie, puis tourna sur la gauche, dans

la direction des montagnes, supposant que le lieutenant Almers, grand chasseur devant l'Eternel, tenté par le désir de tuer une antilope, s'était laissé entraîner de ce côté.

En montant lentement le sentier pierreux, son cheval broncha tout à coup et serait tombé si la main ferme de l'éclaireur ne l'eût retenu.

Buffalo Bill mit pied à terre aussitôt. Il tira sa lanterne de poche, l'alluma et éclaira la place où son cheval avait bronché.

Un cri d'effroi s'échappa de ses lèvres.

Devant lui gisait le corps inanimé du lieutenant Almers.

Le jeune homme ne paraissait pas blessé, et Buffalo Bill ne remarqua aucune contusion sur sa personne. Cependant le lieutenant semblait absolument privé de vie.

Le maître éclaireur le retourna face aux étoiles, et déboutonna l'uniforme bleu. Sous la chemise le cœur battait faiblement.

— Il vit encore, murmura l'éclaireur, mais il est bien malade. Il a sans doute reçu un coup sur la tête. Pourvu qu'il n'y ait pas eu un ébranlement trop fort du cerveau!

Buffalo Bill était passé maître en l'art de donner des soins aux blessés. Au bout de quelque temps, le jeune lieutenant ouvrit les yeux et jeta autour de lui des regards égarés.

— Lily, ma chérie, où êtes-vous? dit-il en saisissant avec tendresse la forte main de Buffalo Bill, qui ne put s'empêcher de sourire en entendant l'aveu du lieutenant, dont l'élan amoureux manquait si complètement son but.

— C'est moi, Almers, dit-il en soulevant sur son bras la tête du blessé. Que vous est-il arrivé, mon garçon?... Où est miss Lily?

Almers, sans répondre, porta la main à son front, comme pour essayer de remettre de l'ordre dans ses idées. Buffalo Bill prit sa gourde, qui contenait d'excellent whisky, et parvint à faire prendre au jeune homme une gorgée du vivifiant breuvage. L'effet ne se fit pas attendre; au bout de quelques instants, l'officier se redressa et put répondre aux questions de l'éclaireur.

— Le Ciel soit loué de vous avoir envoyé ici! dit-il avec ferveur, en pressant la main de Buffalo Bill. Qui sait si je ne serais pas mort misérablement, sans aucun secours?

— Racontez-moi tout ce qui vous est arrivé, et dites-moi avant tout où se trouve miss Lily.

— Hélas! elle est probablement entre les mains des bandits qui l'ont enlevée, qui nous ont atta-

qués sur la route, gémit le jeune lieutenant. J'en ai abattu deux, mais j'ai été écrasé par le nombre. Je me rappelle seulement avoir reçu sur la tête un coup formidable... et j'ai aussitôt perdu connaissance.

— Vous avez tué deux hommes, dites-vous?... Alors leurs cadavres ne peuvent être bien loin. Je vais les chercher et jeter un coup d'œil sur ce gibier de potence; cela me donnera peut-être quelque indication sur l'endroit où les autres ont enmené miss Lily.

Le chef des éclaireurs s'était relevé en disant ces mots. Il pénétra dans les buissons qui bordaient la route à gauche. Au bout d'un quart d'heure il était de retour.

— Me voilà à peu près fixé, dit-il. Je viens de revoir une de mes anciennes connaissances... C'est un desperado nommé Jack Pratt, l'un des plus fameux voleurs de grand chemin de tout le Far-West. Je ne connais pas l'autre. Mais cette rencontre est de la plus grande importance pour moi, et on peut dire, mon ami, que vous avez eu la main heureuse! en choisissant justement Jack Pratt pour but à votre revolver... Car je suis à même, à présent, de retrouver la trace de miss Lily. Pratt et ses copains ont l'habitude de hanter le settlement de chercheurs d'or situé à cinq milles du fort, et leurs refuges se trouvent sûrement dans ces parages. Quant à vous, le meilleur parti que vous ayez à prendre est de m'attendre ici. Si je ne reviens pas, vous essayerez, au jour, de regagner le fort à pied tant bien que mal. Je vais vous laisser un peu de mes provisions et allumer du feu; car, vers le matin, le froid pourrait être assez vif.

— Que Dieu vous récompense, Cody! murmura le jeune homme. Mais au lieu de me donner tous ces bons soins, j'aimerais mieux que vous remontiez tout de suite à cheval pour rejoindre ma chère... pour rejoindre miss Lily.

— Bah! dit Buffalo Bill en souriant, ce n'est pas d'une urgence absolue. Je ne pourrai marcher vite que lorsque le jour sera venu, et il n'est pas important que je me trouve une heure plus tôt ou plus tard sur la grande route.

Il eut bientôt installé l'officier dans un renforcement de rochers; puis il lui alluma un bon feu et le roula dans sa propre couverture.

Pendant qu'Almers se restaurait avec les provisions, Buffalo Bill fit subir un examen supplémentaire aux cadavres des desperados. Sauf un stylet rouillé et sans valeur, que les autres n'avaient sans doute pas jugé digne d'être emporté, il ne trouva absolument rien sur le premier.

Mais il eut plus de chance dans son examen de l'autre cadavre. Dans la poche de la veste de chasse, il trouva un carnet usé. Il s'en saisit vivement et se mit à le feuilleter. Une feuille de papier pliée en quatre tomba des feuillets. Il la dépla vivement et poussa un soupir de satisfaction.

Le papier n'était autre qu'un plan assez bien exécuté et fort complet du settlement de chercheurs d'or dont l'éclaireur venait de parler à Almers. Une croix, à un certain endroit du plan, marquait, sans nul doute, le refuge des bandits.

— Bravo! s'écria Buffalo Bill. Avec ceci je ne suis plus en peine... Je n'ai même plus besoin d'attendre le lever du soleil pour me mettre à la recherche de votre chère... hum! de miss Lily.

Après cette innocente taquinerie, Buffalo Bill s'empessa d'ajouter:

— Il m'est facile d'atteindre en quelques heures le repaire de ces ravisseurs de filles.

— Combien je regrette de ne pouvoir vous accompagner, Cody! reprit le jeune lieutenant, tout ému.

— Ta ta ta!... J'aime bien mieux être seul... Si vous arrivez heureusement au fort demain matin, je vous prie de prévenir le général Sheridan de la nouvelle expédition que j'entreprends. Dites-lui d'envoyer une section de cavalerie accompagnée de quelques-uns de mes éclaireurs, aux Blue Point Hills... On ne sait pas. La poursuite de miss Lily pourrait bien m'entraîner plus loin que je ne pense. Allons! au revoir et patience, mon bon ami! à bientôt, j'espère; je ne reviendrai qu'avec elle, vous pouvez y compter.

Là-dessus, Buffalo Bill sauta en selle et disparut dans la nuit.

Almers le suivait de ses regards humides.

— Que ne puis-je l'accompagner? se disait-il. Ah! quel plaisir j'aurais eu à faire expier à ces coquins leur infâme attentat, et comme ils se seraient repentis de m'avoir ravi ce que j'ai de plus cher au monde!... Oh! cette terrible incertitude!... Ne pas savoir où est Lily; ne pas savoir si on ne l'a pas conduite en quelque endroit où le grand éclaireur lui-même ne sera jamais en état de la retrouver!... Pauvre chérie! Comme elle a été héroïque! comme elle s'est défendue! Elle a montré autant de courage et de sang-froid qu'un homme; et si, au dernier moment, son revolver n'avait pas refusé de fonctionner, elle aurait sûrement envoyé en enfer le premier de ces misérables qui a osé la toucher. Hélas! comme dit le proverbe, beaucoup de chiens viennent à bout du noble cerf. Que pouvions-nous faire contre des forces dix fois supérieures...?

Il serra autour de lui la couverture de laine du maître éclaireur et s'endormit bientôt profondément. Le dieu des songes vint visiter son sommeil et fit passer devant lui une foule de visions charmantes, dans lesquelles une jeune femme heureuse et de fraîches figures d'enfants jouaient les rôles principaux.

Pendant ce temps, Buffalo Bill trotait vers son but, le long du chemin pierreux.

Il eut bientôt franchi la crête des montagnes. Au point du jour il se trouvait à quinze milles environ du repaire des bandits indiqué par une croix sur le plan.

A la lumière naissante, il découvrit aussi la trace d'une troupe de dix hommes au moins, des cavaliers, qui avaient passé par là.

— Les coquins se sentaient si sûrs de n'être pas suivis qu'ils ne se sont pas donné la peine d'effacer leurs traces, se dit le maître éclaireur en examinant la piste de son œil exercé. Mais je ne serais pas étonné si tout à l'heure je me trouvais en face de six de ces pistes... Les desperados emploient souvent la vieille tactique indienne, qui consiste à se séparer et à gagner le même but par des chemins différents, en faisant de grands détours.

La supposition était juste, car au bout d'un quart d'heure, Buffalo Bill atteignit un endroit où les cavaliers s'étaient dispersés. Il arrêta son cheval pour réfléchir quelques instants, puis il mit pied à terre et décrivit un grand cercle en prenant comme centre la place où il s'était arrêté.

Il traversa de cette manière toutes les pistes. Cette manœuvre obtint un plein succès; l'œil de faucon du grand éclaireur aperçut à terre, auprès de l'une d'elles, un objet qui ne pouvait appartenir qu'à une femme: c'était une épingle à cheveux. Enchanté de sa trouvaille, qui lui indiquait la bonne voie, Buffalo Bill retourna sans perdre une minute à son cheval, sauta en selle et partit à un trot rapide.

Au bout de dix milles environ, le sol redevenait sablonneux et l'éclaireur put y voir très nettement des empreintes, parmi lesquelles celles des sabots d'un cheval de troupe.

— Cette fois, je suis sûr de mon affaire, murmura-t-il d'un air satisfait. Si je fais diligence, je pourrai peut-être délivrer la jeune fille avant le point du rendez-vous.

Il donna de l'éperon à son cheval, qui partit comme une flèche, suivant la trace très visible. Arrivé sur le sommet d'une colline, il aperçut au loin deux cavaliers, dont l'un semblait conduire au lasso le cheval de l'autre.

— En avant, mon vieux camarade! dit à son cheval le chef des éclaireurs, dont les yeux lançaient des éclairs.

Le coursier intelligent partit comme un oiseau, touchant à peine le sol de ses sabots légers.

L'éclaireur arriva rapidement à une portée de fusil des deux cavaliers.

— Halte! cria-t-il de sa voix puissante. Les mains en l'air! Si vous bougez, vous êtes morts!

Lily leva immédiatement les mains, tandis que le bandit qui menait son cheval au lasso se retournait épaulait son fusil. Mais au même moment un éclair jaillissait de la carabine infailible de Buffalo Bill.

Le desperado laissa tomber son arme, battit l'air de ses deux mains et tomba sans un cri.

Aussitôt Buffalo Bill galopa jusqu'à Lily et s'empressa de couper les liens qui retenaient la jeune fille sur sa selle.

Elle était si émue et si heureuse qu'elle put à peine balbutier quelques paroles de remerciement. Mais Buffalo Bill ne voulut même pas les entendre.

— Dépêchons-nous, Miss, dit-il avec plus de hâte que de galanterie. Nous n'avons pas le temps d'échanger des politesses. Les bandits, ne vous trouvant pas au rendez-vous avec leur collègue que je viens de tuer, se mettront tous sur nos talons. Il s'agit de regagner le fort le plus rapidement possible.

Il saisit par la bride le cheval du desperado et reprit au grand galop le chemin qu'il venait de faire, suivi de Lily, qui, heureusement, était très bien montée, sur un des meilleurs chevaux du fort.

Lorsqu'ils furent en pleine Prairie, ils virent devant eux, sur la route, un homme seul qui se frayait péniblement un passage à travers les hautes herbes.

— Almers! s'écria la jeune fille en poussant son cheval en avant.

Buffalo Bill se laissa discrètement devancer, pour ne pas troubler l'entrevue des amoureux.

Il les rejoignit lentement et les trouva les mains enlacées, les yeux brillants, les joues moites de larmes de joie.

— Mes compliments et mes félicitations les plus sincères sur vos fiançailles! leur dit-il laconiquement.

Rougissant jusqu'à la racine des cheveux, Lily serra affectueusement la main de son généreux libérateur.

Almers monta le cheval que Buffalo Bill avait amené, et le trio atteignit sans encombre le fort, où leur arrivée fut saluée par des acclamations enthousiastes.

Cependant le général Sheridan organisait contre les Sioux révoltés une expédition qui devait partir le surlendemain. Trois cents cavaliers et trente éclaireurs, sous les ordres du colonel Harper et de Bill Cody, y prenaient part. On emmenait deux pièces légères d'artillerie de campagne; Nick Wharton et Wild Bill accompagnaient leur vieil ami,

Le Combat contre Little Horse.

Une semaine après le départ de l'expédition, le colonel Harper arpentait nerveusement le terrain devant sa tente, près du feu de bivouac.

A l'exception de quelques espions indiens, qui restaient toujours à une grande distance, on n'avait encore aperçu aucun Peau-Rouge.

D'après les rapports des Indiens restés fidèles, Little Horse s'avancait avec une armée de mille hommes au moins, tous montés et armés, pour attaquer le camp des soldats blancs.

D'après ces renseignements, le colonel Harper avait établi son camp retranché sur un plateau assez élevé, premier contrefort des Montagnes Noires. Il l'avait fortifié le mieux possible, en plaçant ses pièces d'artillerie de manière à leur faire dominer la contrée, de tous les côtés.

En même temps, afin d'être fixé sur les mouvements de l'ennemi, il avait envoyé en reconnaissance Buffalo Bill et ses hommes.

Or, en ce moment, il se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de garder auprès de lui quelques éclaireurs éprouvés, pour surveiller plus étroitement les abords du camp.

Le retranchement, il est vrai, était entouré d'un double cordon de sentinelles. Mais c'étaient de simples soldats, peu au courant de la tactique indienne. Le colonel, lui, avait une grande expérience de la façon de guerroyer des Indiens; et il craignait que les Peaux-Rouges ne tentassent une attaque nocturne, avant qu'il pût en être averti par les éclaireurs.

Cette crainte paraissait assez fondée. Depuis plusieurs nuits, en effet, malgré la plus grande vigilance, on constatait chaque matin qu'une sentinelle au moins avait été égorgée et scalpée; preuve menaçante de la proximité de l'ennemi.

— Ah! disait le colonel, sacrant et jurant, si seulement Buffalo Bill était de retour! Il reste absent bien longtemps... Les Sioux l'auraient-ils massacré avec ses hommes?... S'il en était ainsi, nous serions propres!...

Le lieutenant-colonel fumait philosophiquement sa pipe, assis près du feu de bivouac. Il avait l'ouïe très fine. Tout à coup il se leva, l'air subitement ému.

— Ecoutez, Colonel, dit-il à demi-voix. Est-ce que vous n'entendez rien?

Le colonel tendit l'oreille. Au bout de quelques minutes il entendit aussi monter, de la Prairie vers le plateau, le bruit assourdi des sabots de plusieurs chevaux.

Il donna immédiatement l'ordre de se tenir prêt à l'attaque.

Les préparatifs n'étaient pas terminés, que le cri de guerre bien connu de Buffalo Bill retentit, pareil à une fanfare à travers les ténébres. Quelques minutes après, le chef des éclaireurs pénétrait dans le camp, suivi de Wild Bill et du vieux Nick Wharton. Derrière eux venait toute la bande des scouts, au grand complet.

Le rapport de Buffalo Bill confirma simplement les dires des Indiens restés fidèles aux Blancs. Il avait été, lui aussi, en contact avec l'armée de Little Horse, et il fallait s'attendre à une attaque au point du jour.

— Le plus tôt sera le mieux! s'écria le colonel Harper. Cette attente dans l'inaction m'énervé, et j'ai hâte de donner à ces coquins la leçon qu'ils méritent. Ils ne tiendra pas à moi que l'armée sioux ne soit complètement exterminée.

— Le grand chef commande lui-même, raconta Wild Bill. Je l'ai vu hier soir près du feu, en me glissant dans le camp des Peaux-Rouges... Il a même réussi un instant à me mettre le grappin dessus, et il s'apprêtait à me faire périr au poteau du supplice, de la manière la plus raffinée, quand j'ai gentiment pris la poudre d'escampette... Toi aussi, tu as fait connaissance avec lui, n'est-ce pas, Buffalo Bill?

— Je te crois! dit l'éclaireur en riant. Ce Little Horse est un des chefs les plus capables et les plus vaillants que les Sioux aient jamais eus, bien qu'il commence à se faire vieux... Pour un Indien, il est remarquablement chevaleresque; et il est animé d'une haine fanatique contre les Visages-Pâles.

Dès les premières lueurs de l'aube, la petite armée des Sioux déboucha dans la Prairie, où elle fit halte hors de la portée des fusils.

Little Horse ignorait évidemment la présence des « carabines roulantes » ainsi que les Indiens appellent les pièces de campagne. Sur l'avis de Buffalo Bill, les canons avaient été soigneusement dissimulés dans les buissons, de sorte qu'à la distance où se trouvaient les Sioux, on ne pouvait les apercevoir.

L'officier qui commandait l'artillerie aurait voulu ouvrir le feu immédiatement; mais le colonel Harper décida qu'on attendrait que l'attaque se dessinât. Il se promettait un effet d'autant plus démoralisant qu'il serait plus inattendu.

— Il doit y avoir là près de sept cents hommes, dit Buffalo Bill au vieux Nick. Regarde comme ils se divisent en trois groupes... Ils ont sans doute l'intention de cerner le plateau.

— Non d'une vipère! éclata Wild Bill. Je crois que ce fou de chef veut tenter l'assaut à l'arme blanche, au lieu de commencer la danse à coups de carabines!... Ma foi! ils peuvent se préparer à une réception énergique!

Wild Bill parlait encore, lorsqu'un cavalier isolé se détacha du camp des Peaux-Rouges, portant au bout de sa lance un morceau d'étoffe blanche, en signe de ses intentions parlementaires. Il approcha jusqu'à deux cents mètres du camp et resta immobile.

Buffalo Bill alla au-devant de lui, et ils parlementèrent quelques instants.

Soudain, l'Indien arracha de sa lance son pacifique drapeau, agita l'arme d'un geste menaçant dans la direction du camp retranché et retourna au galop parmi les siens.

— Que voulait ce drôle? demanda le colonel Harper. Peut-être nous exhorter à nous rendre?

Le chef des éclaireurs secoua la tête.

— Non, Colonel, dit-il. C'était une des petites attentions dont Little Horse est coutumier. Le message nous transmettait les salutations de son chef, qui nous fait dire de nous préparer à faire le sacrifice de nos scalpes, d'ici une heure ou deux.

— Bon! nous allons voir ça! dit le colonel en riant. Il se peut que la chance soit pour nous, — du moins nous l'y aiderons autant que possible, — et que nous envoyions dans les Territoires des Chasses éternelles quelques centaines de Sioux!

— Je vous l'avais bien dit, reprit aussi gaiement le maître éclaireur. A sa façon, Little Horse est un galant chevalier. Il nous fait encore dire qu'il compte bien sur une défense vaillante de notre part, parce que les scalpes trop facilement conquis ne lui font aucun plaisir... Il veut nous exterminer jusqu'au der-

nier, afin qu'il y ait parmi les Visages-Pâles de la frontière des pleurs et des grincements de dents, et que jamais plus homme blanc n'ose se risquer dans les territoires de chasse de l'homme rouge.

— Brrr!... fit le colonel, faisant semblant de frémir. Nous n'avons qu'à nous bien tenir!

Le message du chef ennemi fit le tour du camp et contribua beaucoup à réveiller l'ardeur belliqueuse des soldats, outrés de l'outrecuidance du Peau-Rouge et comprenant qu'il leur fallait vaincre ou mourir.

Lorsque Little Horse vit revenir son message, il donna immédiatement des ordres pour l'attaque.

Les Indiens s'élancèrent impétueusement vers le plateau. Ils en étaient encore à sept cents mètres, lorsque le colonel Harper commanda d'ouvrir le feu avec les pièces d'artillerie.

Le terrain que les assaillants avaient à parcourir pour arriver au camp des Blancs était un comme un billard et n'offrait aucune espèce de refuge. L'effet du canon n'était donc entravé par rien.

Les bouches à feu se mirent à vomir la mitraille, fauchant les Indiens par rangs entiers et mettant l'affolement parmi ces malheureux, qui ne se doutaient en aucune façon de la présence d'une artillerie de campagne. Puis les carabines se mirent de la partie...

Les Sioux, épouvantés, démoralisés, battirent en retraite avec précipitation, laissant sur le camp de bataille leurs morts et leurs blessés, au nombre de plus de cent. Ils se réfugièrent sur un petit monticule où Little Horse avait pris position dès le commencement de la bataille, pour mieux en suivre les péripéties du haut de ce poste élevé.

Le chef, furieux de la défaite de ses hommes, poussait de tels cris et de telles imprécations que les soldats et les éclaireurs pouvaient les entendre du camp.

Le plan hardi du Sioux avait piteusement échoué, grâce à l'artillerie que le colonel avait eu la précaution d'emporter.

Une demi-heure après cet assaut manqué, Little Horse envoya au camp un second parlementaire, sous la protection du drapeau blanc.

— Voici les paroles de Little Horse, le chef glorieux des guerriers sioux, dit le Peau-Rouge à Buffalo Bill, qui de nouveau s'était porté à sa rencontre.

« Il est heureux que les Visages-Pâles aient montré tant de bravoure. La gloire de conquérir leurs scalpes n'en sera que plus grande. Les Indiens n'ont pas le cœur tremblant des squaws et n'aiment pas les victoires faciles. Les Visages-Pâles ont repoussé

le premier assaut, mais le second leur apportera sûrement la mort.

— Bien, mon garçon ! dit le maître éclaireur en secourant les belles boucles brunes de sa chevelure. Nos scalpes tiennent encore sur nos têtes, et je crois qu'ils en ont pour longtemps... Dites à Little Horse, je vous prie, qu'il ferait mieux, en vaillant guerrier qu'il est, — ou qu'il se vante d'être, — de conduire lui-même le prochain assaut, au lieu de se mettre à un millier de milles derrière le front de son armée, bien à l'abri des carabines et des canons... Quelques personnes malintentionnées pourraient qualifier cela de lâcheté... Bonjour ! Nous allons nous préparer à la mort certaine que vous nous annoncez avec tant d'emphase !

Il faut croire que la commission du maître éclaireur et son conseil ironique furent fidèlement rapportés à Little Horse, car, à travers sa lunette, Buffalo Bill put voir distinctement le grand chef frapper du pied avec colère en écoutant son message.

Tous les guerriers indiens, jusqu'au dernier, se formèrent en colonne pour tenter un nouvel assaut, et Little Horse, sensible au défi de Buffalo Bill, se mit à leur tête.

Les Peaux-Rouges marchaient à pied, conduisant leur poneys par la bride. Cependant beaucoup de blessés s'étaient fait attacher sur leurs chevaux pour ne pas tomber.

Les soldats, attaqués cette fois de tous les côtés, attendirent encore que les Indiens, arrivés à portée de tir, fussent remontés sur les poneys, et qu'ils eussent poussé leur affreux cri de guerre. Puis les salves crépitantes des carabines se mêlèrent à la basse profonde des canons.

Les Sioux, déjà démoralisés par le résultat de l'assaut précédent, n'étaient pas capables de résister à ce feu meurtrier.

En moins de cinq minutes, leur armée imposante se débanda et se précipita en un saut qui peut-être échoua, vers la forêt voisine, abandonnant sur le terrain des centaines de morts, de mourants et de blessés.

Little Horse, malgré son âge, combattait au premier rang, donnant à ses soldats l'exemple du courage et de la résistance. Il semblait être invulnérable ; sous la pluie de balles et de mitraille qui tombait autour de lui, il allait toujours, sans attraper de blessure, pas même une simple confusion.

Lorsqu'il put enfin rallier ses hommes hors de la portée des terribles canons, il reconnut qu'il devait, ou bien renoncer à la lutte, ou bien employer une autre méthode,

Renoncer à la lutte, battre en retraite, il n'y songeait pas. Il avait encore près de six cents hommes.

Du haut des retranchements, à l'aide de leurs lunettes d'approche, le colonel et Buffalo Bill suivaient, avec une attention méticuleuse, le moindre mouvement des ennemis. Ils devinèrent immédiatement la nouvelle tactique adoptée par Little Horse.

Cette fois-ci, l'attaque devait se faire à pied, et les lances devaient être remplacées par des carabines.

Une gorge profonde, située à un mille à l'est du plateau, servirait d'abri à une partie des Indiens, tandis que le reste de leurs troupes reprendrait l'attaque par les autres côtés du camp.

Lorsque le colonel fut sûr de cette manœuvre, on changea immédiatement la position des pièces de campagne, et les troupes de défense reçurent leurs postes et leurs instructions.

Nick Wharton fit placer à l'entrée de la gorge trois barils de poudre soigneusement dissimulés derrière les rochers.

Puis on attendit les événements, en surveillant toujours les faits et gestes des Indiens.

Little Horse semblait éprouver de grandes difficultés à rétablir l'ordre parmi ses braves affolés. À midi, il était enfin parvenu à former trois colonnes, qui se dirigèrent vers trois points différents.

Une demi-heure plus tard, le combat éclatait de tous les côtés à la fois.

Les Sioux, qui s'étaient avancés par la gorge, et qui, de leurs abris, dominaient la petite éminence, firent subir aux assiégés des pertes sensibles. Ils visaient de préférence les desservants des pièces, et les pauvres artilleurs tombaient souvent morts à côté de leurs canons.

Cependant les Indiens ne se risquaient pas à un assaut à découvert. Ils cherchaient plutôt à profiter du moindre abri pour approcher furtivement du camp.

Le combat se soutint ainsi pendant près de trois heures.

Les assiégés étaient de beaucoup supérieurs aux Indiens en matière de tir. Si l'adresse des soldats laissait parfois à désirer, ce désavantage était largement compensé par le tir merveilleux des éclaireurs, qui se surpassaient ce jour-là.

Buffalo Bill à lui seul valait une petite armée. Bien avant la fin du combat, sa bonne carabine avait tant travaillé, qu'elle s'était échauffée au point qu'il pouvait à peine en toucher le canon.

Wild Bill et Nick Wharton rivalisaient avec lui, et le vieux trappeur, tout en proposant d'avalier des tas de serpents à sonnettes, ne laissait pas, comme on dit vulgairement, sa part aux chiens.

Peu à peu, les Indiens se lassèrent du combat. Le gros de leur armée avait fini par atteindre l'issue de la grotte la plus rapprochée, et ils décidèrent d'emporter de vive force le camp de ce côté-là.

Malheureusement pour les projets du chef, il fit rassembler ses hommes dans le voisinage dangereux des « bombes » de Nick Wharton.

Sitôt qu'on s'en aperçut, une des pièces fut pointée dans cette direction, et on commanda le feu.

Le coup partit...on entendit une détonation terrible; l'entrée de la gorge sembla tout à coup s'être changée en enfer, des colonnes de feu s'élevèrent vers le ciel, entremêlées d'épais nuages de fumée, de quartiers de roche et de corps humains affreusement déchiquetés.

Les parois du rocher se mirent à vaciller, puis retombèrent sur le sol avec un bruit plus assourdissant que celui de la foudre. Quand la fumée et la poussière se furent dissipées, on put voir à l'entrée de la gorge un amas informe de corps calci-

nés, parmi les morceaux de roche et les arbres déracinés.

Les Blancs prirent alors l'offensive. Tandis que les pièces de campagne ne tiraient plus que sur les troupes de poneys affolés qui erraient dans la prairie, les carabines des soldats et des éclaireurs visaient spécialement les Indiens escaladant à pied l'autre versant de la colline.

Le coucher du soleil mit fin à cette lutte sanglante. Little Horse avait perdu les deux tiers de son armée. Toute la fleur de la nation des Sioux était anéantie, car les guerriers les plus courageux, s'étant naturellement plus exposés que les autres, avaient été tués les premiers.

Aucun Sioux n'aurait pu échapper au désastre, si l'obscurité croissante et la grande connaissance qu'ils avaient de tous les refuges naturels de la contrée, n'eussent facilité leur fuite.

Le grand chef Little Horse avait perdu tout son prestige.

Les Sioux, humiliés et décimés, furent obligés d'implorer la paix, qui ne leur fut accordée qu'après de longues tergiversations, et aux conditions les plus onéreuses et les plus dures.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 81) contiendra:

La Reine renégate ou l'étrange Duel.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de journaux, ou à la Maison A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison A. Eichler, 41, Rue Dauphine, Paris, 6^e

Les Aventures de

Buffalo Bill

Seule édition originale autorisée par le Colonel W. F. Cody, dit Buffalo Bill.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- | | |
|---|--|
| <p>M 1. Le Héros du Far-West.
" 2. L'Allié inconnu.
" 3. A la Rescousse.
" 4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
" 5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
" 6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
" 7. Les Gardiens du Trésor.
" 8. La Piste de la Vengeance.
" 9. La Flèche fantôme.
" 10. Les Pièges du Désert de la Mort.
" 11. Les Eclaireurs noirs.
" 12. Flair et Courage.
" 13. La Diligence perdue.
" 14. Le Roi de la Frontière.
" 15. Les Compagnons fidèles.
" 16. Une Mission secrète.
" 17. Dans le Ravin des Morts
" 18. Les Liens qui tuent.
" 19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
" 20. La Lutte mortelle.
" 21. Le Sauveur mystérieux.
" 22. Main Rouge.
" 23. Navarro, le Chef des Renégats.
" 24. Kenton King, le Bandit.
" 25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
" 26. Malo, le Bandit de la Frontière.
" 27. El Sol, le Limier de la Prairie.
" 28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
" 29. Le Spectre de la Prairie.</p> | <p>M 30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
" 31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
" 32. La Jolie Bess.
" 33. Mustang Madge, la Fille du 52 Régim.
" 34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
" 35. William Frédéric, le Guide mystérieux.
" 36. Coffin Bill.
" 37. Le Rancho des Revenants.
" 38. Les Voleurs de Filles.
" 39. Les Déserteurs.
" 40. Les Loups de la Prairie.
" 41. Les Vautours de la Roche peinte.
" 42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
" 43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
" 44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
" 45. Les Terres maudites.
" 46. Le Secret du Chef sioux.
" 47. Masampa, la Reine indienne.
" 48. La Piste d'un Traître.
" 49. Harry, le vieux Squatter.
" 50. Frank Powell, le Castor Blanc.
" 51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
" 52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
" 53. Un Vœu de Vengeance.
" 54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
" 55. Le Clan du Bracelet d'Argent.
" 56. Le Mystère du Val funèbre.
" 57. L'Eclaireur Médecin et le Messager
" 58. Un Voyage fatal. [muet].
" 59. Les Cavaliers rouges.
" 60. Carrol Dean, le Chercheur d'or solitaire.
" 61. La Chasse muette.
" 62. Le Capitaine Eagle.</p> |
|---|--|

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser
directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.